

échangé de Mr de
le Baron de Vail - Costé
pour - Prof de Science
pour un manuscrit
des Fables de Vespere
le 9 Mai 1820

W. de K.

Cette édition n'est pas la
simple réimpression de l'éd.
et de l'autre y a fait
plusieurs corrections.

Bien tant dans la fable de
lion et du moucheron
on trouve la source de la
première édition & à vers.

167 trouva
la rime trouva à son faite
montée

cette faute fut corrigée dans
l'édition de 1674

12th & V.

16

2

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

St. Andrew De

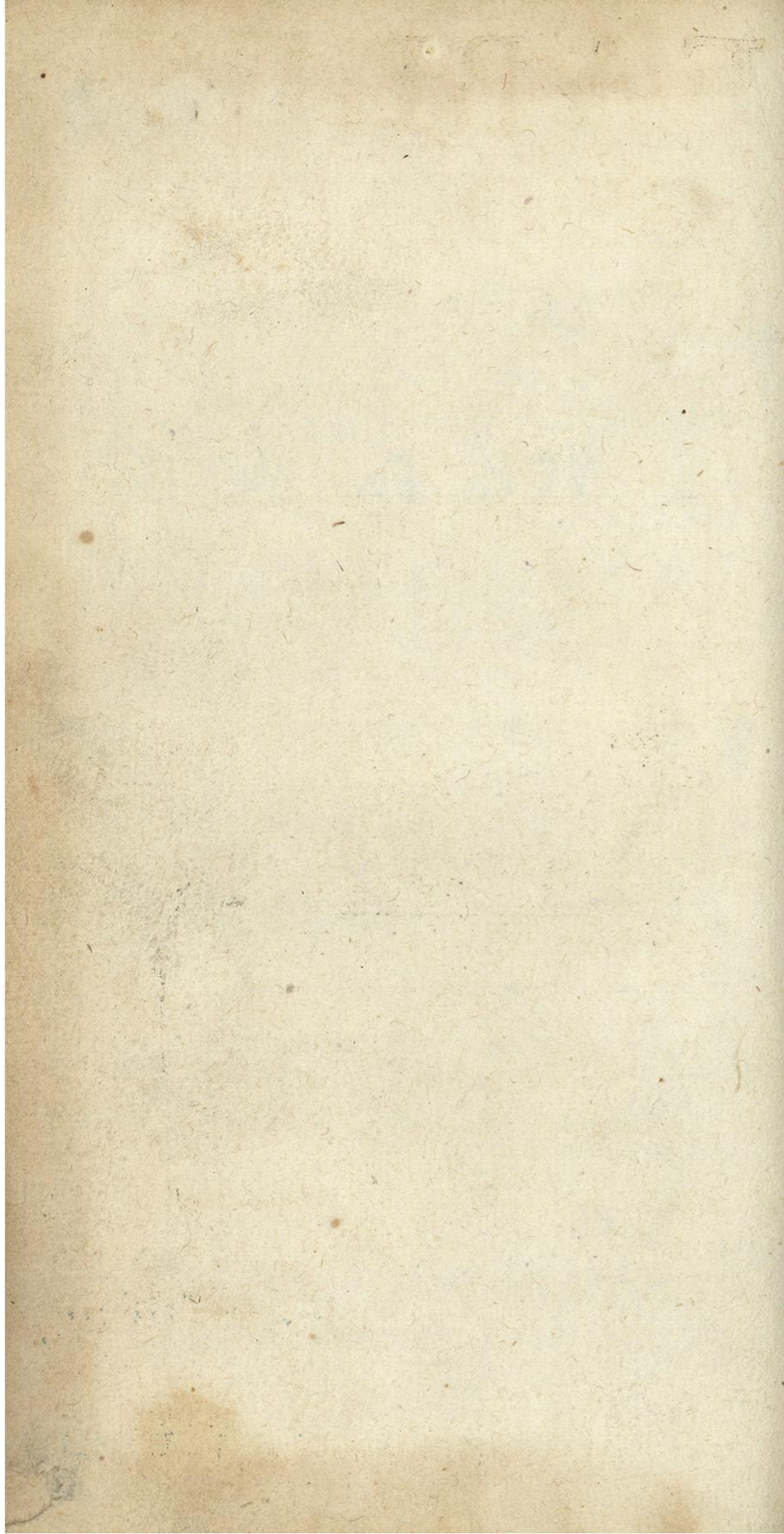
St. Andrew De

St. Andrew De

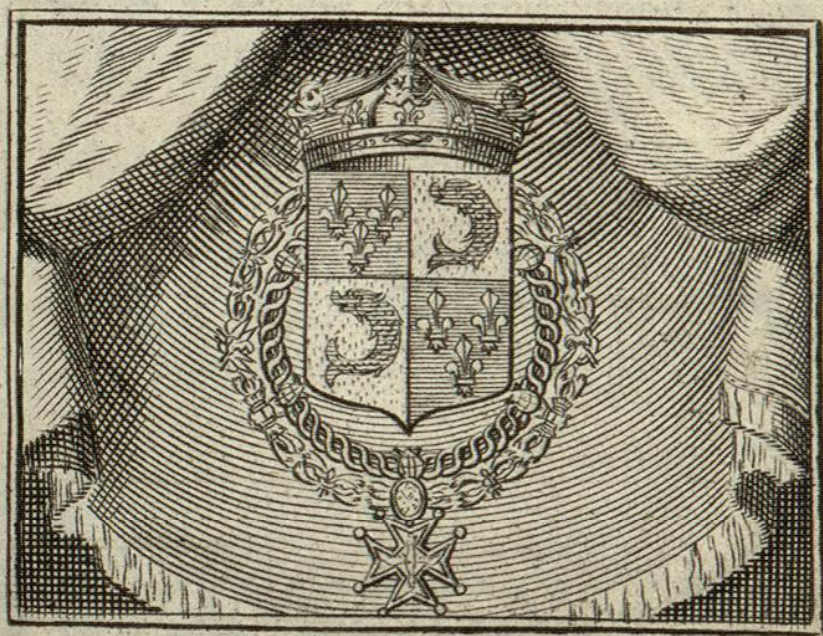
St. Andrew De

St. Andrew De

VCM 6= 14345



FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
Par M. de la Fontaine.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de la Sainte
Chapelle.

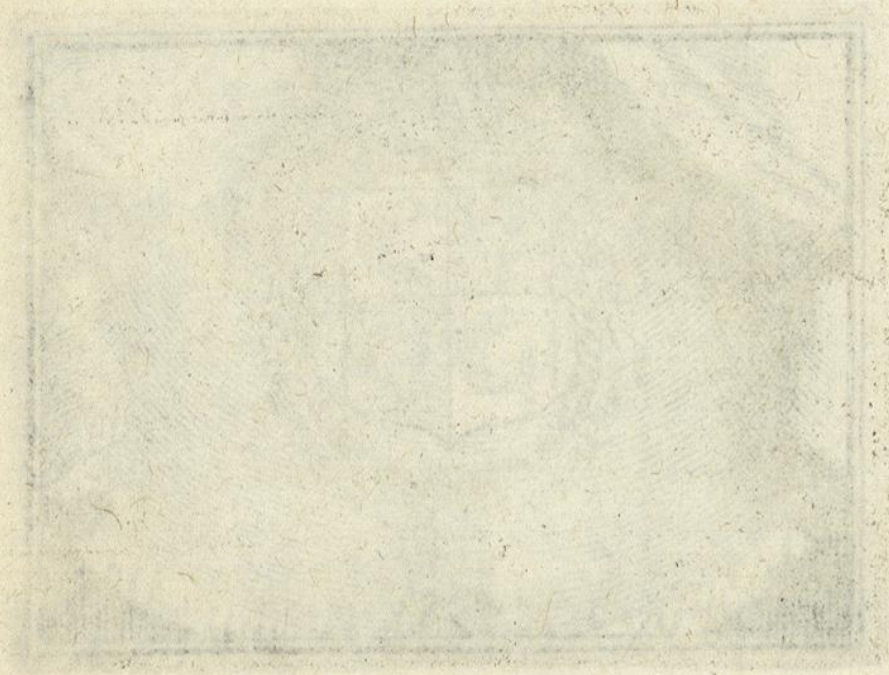
14345

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.

BIBLIOTHÈQUE
de

ME COUSIN

FABLES
CHOISIES
MISES EN VERS
Par M. de la Fontaine.



A PARIS,
Chez C. LAFOND, Libraire, au Salon de la
Librairie, sur le second étage de la Bibliothèque
M. D. C. L. X. I. X.
MTC PRINCE DE
M. D. C. L. X. I. X.
M. D. C. L. X. I. X.



A
MONSEIGNEVR
L E
D A V P H I N.



MONSEIGNEVR,

*S'il y a quelque chose d'in-
genieux dans la Republique
des Lettres, on peut dire que*

ã ij

EPISTRE.

c'est la maniere dont Esope
a débité sa Morale. Il seroit
veritablement à souhaiter
que d'autres mains que les
miennes y eussent ajousté les
ornemens de la Poësie ; puis-
que le plus sage des Anciens
a jugé qu'ils n'y estoient pas
inutiles. J'ose, MONSEI-
GNEVR, vous en presen-
ter quelques Essais. C'est un
Entretien convenable à vos
premières années. Vous estes
en un âge où l'amusement &
les jeux sont permis aux Prin-
ces ; mais en mesme temps
vous devez donner quelques-

EPISTRE.

unes de vos pensées à des réflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le confesse ; mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes. Je ne doute point, MONSIEUR, que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles, & tout ensemble si agreables : car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux poincts ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les

EPISTRE.

hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & luy apprend à se connoistre, sans qu'elle s'apperçoive de cette estude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est un Adresse dont s'est servy tres-heureusement celuy sur lequel sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux

EPISTRE.

parler , avec plaisir , tout ce qu'il est necessaire qu'un Prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette Conduite ; mais à dire la verité , il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage : Ce sont , **MONSIEUR** , les qualitez que nostre Invincible Monarque vous a données avec la Naissance ; c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands Dessesins ; quand vous le considerez qui regarde sans s'estonner l'agi-

EPISTRE.

tation de l'Europe, & les machines qu'elle remuë pour le détourner de son entreprise ; quand il penetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrières insurmontables, & qu'il en subjuguë une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elemens ;

EPISTRE.

Et quand au retour de cette Expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste ; avoüez le vray, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que luy, mal-gré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prevenez. Je n'en

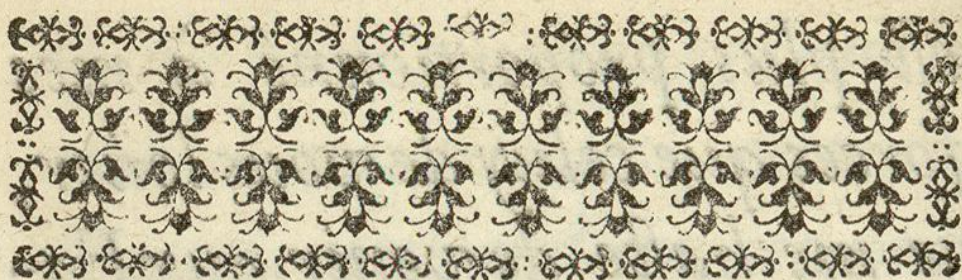
ÉPISTRE.

veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroistre à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nostre Monarque, mais c'est un spectacle bien agreable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune Plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ay de vous divertir

EPISTRE.

*est plus proportionné à mes
forces que celuy de vous loüer,
je me haste de venir aux Fa-
bles, & n'ajousteray aux ve-
ritez que je vous ay dites que
celle-cy : C'est, MONSEI-
GNEVR, que je suis avec
un zele respectueux,*

Vostre tres-humble, tres-
obeïssant, & tres-fidele ser-
viteur, DE LA FONTAINE.



P R E F A C E.



'Indulgence que l'on a eüe pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la mesme grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maistres de nostre Eloquence n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en Vers. Il a creü que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la severité de nostre Langue m'embarasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la pluspart de ces Recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne scauroit partir que d'un homme d'excellent goust: je demanderois seulement qu'il en relaschast quelque peu, & qu'il creust que les Graces Laeedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne

P R E F A C E.

puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout , je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple , je ne veux pas dire des Anciens , qui ne tire point à consequence pour moy , mais sur celuy des Modernes. C'est de tout temps , & chez tous les peuples qui font profession de Poësie , que le Parnasse a jugé cecy de son Appanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope virent le jour , que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agreable , que je ne puis m'empescher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate estant condamné au dernier supplice , l'on remit l'execution de l'Arrest à cause de certaines Festes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort. Socrate luy dit que les Dieux l'avoient averty plusieurs fois pendant son sommeil , qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourust. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur , à quoy bon s'y attacher ? il falloit qu'il y eust du mystere là-dessous ; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de luy envoyer

P R E F A C E.

la mesme inspiration. Elle luy estoit encore venuë une de ces Festes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'estoit avisé que la Musique & la Poësie ont tant de rapport, que possible estoit ce de la dernière qu'il s'agissoit : Il n'y a point de bonne Poësie sans Harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction ; & Socrate ne sçavoit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'estoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esopé. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs, la Poësie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment ; & par l'excellence de son Ouvrage nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phedre, Avienus a traité le mesme sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Estrangers ; mais chez nous. Il est vray que lors que nos gens y ont travaillé, la Langue estoit si differente de ce qu'elle

P R E F A C E.

est, qu'on ne les doit considérer que comme Estrangers. Cela ne m'a point détourné de mon Entreprise; au contraire, je me suis flaté de l'esperance que si je ne courois dans cette Carriere avec succez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon Travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette Matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ay mis. J'ay choisi veritablement les meilleures, c'est à dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choisies; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoy qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; soit que ma temerité ait esté heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quand à l'exécution, le Public en sera Juge. On ne trouvera pas icy l'éle-

P R E F A C E.

gance ny l'extrême breveté, qui rendent Phedre recommandable; ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ay crû qu'il falloit en recompense égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en estre demeuré dans ces termes: la Langue Latine n'en demandoit pas davantage; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoitra dans cet Auteur le vray Caractere & le vray Genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes: moy qui n'ay pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc falu se recompenser d'ailleurs: c'est ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas icy d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. L'ay pourtant considéré que ces Fables estant sçeuës de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goust. C'est ce qu'on demande aujourd'huy. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Le n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire; mais

P R E F A C E.

un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, mesme les plus serieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ay donnée à cet Ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant pour leur servir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mesmes Fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eust la Direction, ainsi qu'à la Poësie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement; puisque s'il m'est permis de mesler ce que nous avons de plus sacré parmy les erreurs du Paganisme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parbole est-elle autre chose que l'Apologue? c'est à dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinué avec d'autant plus de facilité & d'effet,

P R E F A C E.

qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maistres de la Sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse; il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis sont capables de cela mesme qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banny Homere de sa Republique, y a donné à Esope une place tres-honorable. Il souhaite que les enfans succent ces Fables avec le lait: il recommande aux Nourrices de les leur apprendre; car on ne scaurois s'accoûtumer de trop bonne-heure à la Sagesse & à la vertu: Plustost que d'estre reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur Pays sans considerer comment il en sortiroit: que cela le fit perir luy & son armée, quelque effort qu'il fist pour se retirer. Dites au mesme enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif: que le Renard en sortit s'estant seruy des épaules & des cornes de son

P R E F A C E.

son Camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeurera pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel des deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles Badineries. Ces Badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fonds elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très-familiers nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre ; de même aussi par les raisonnemens, & les conséquences que l'on peut tirer de ces Fables on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement Morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des Animaux, & leurs divers Caractères y sont exprimez ; par

P R E F A C E.

consequent les nostres aussi; puisque nous sommes l'abregé de qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque Beste. De ces pieces si differentes il composa nostre espece, il fit cét Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous representent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mesmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste; & pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoy les Fables travaillent: les premieres Notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ay déjà passé la longueur ordinaire des Prefaces; cependant je n'ay pas encore rendu raison de la conduite de mon Ou-

P R E F A C E.

vrage. L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps est la Fable, l'Ame la Moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les Animaux; il en exclud les hommes & les Plantes. Cette Regle est moins de necessité que de bien-seance; puisque ny Esope, ny Phedre, ny aucun des Fabulistes ne l'a gardée; tout au contraire de la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a esté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. On ne considere en France que ce qui plaist. C'est la grande regle, & pour ainsi dire la seule. Je n'ay donc pas creu que ce fust un crime de passer par-dessus les anciennes Coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope la Fable estoit contée simplement, la Moralité separée, & toujours en suite. Phedre est venu qui ne s'est pas assujetty à cét Ordre: il embellit la Narration, & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement: Quand il seroit necessaire de luy trouver place, je ne manque à ce precepte que

P R E F A C E.

pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cét Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniastre contre l'incapacité de son esprit, ny contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il pretend, un homme qui veut réüssir n'en vient jusques-là : il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

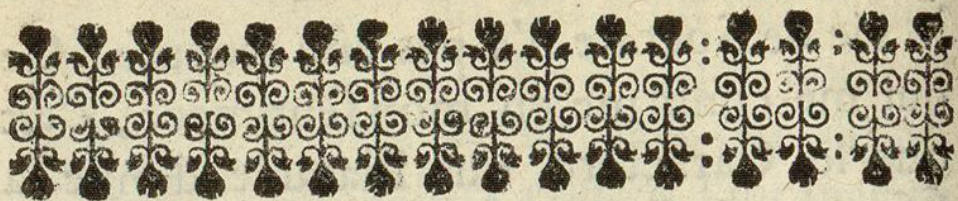
C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du succès desquelles je n'ay pas bien esperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esopé. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour Fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Heros un Caractere, & des aventures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord specieux : mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esopé : on y trouve trop de niaiseries : & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute

P R E F A C E.

la vie de Socrate n'a pas esté serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le Caractere que Planude donne à Esope, est semblable à celuy que Plutarque luy a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est à dire d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moy je ne vois pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce Traité-là, luy qui fait profession d'estre veritable par tout ailleurs, & de conserver à chacun son Caractere. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foy d'autrui; me croira-t'on moins que si je m'arreste à la mienne ? car ce que je puis est de composer un tissu de mes Conjectures, lequel j'intituleray, Vie d'Esope. Quelque vray-semblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; & Fable pour Fable le Lecteur preferera toujors celle de Planude à la mienne.





LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.



Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esopé. A peine mesme sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, veu que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agreables & moins necessaires que celle-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans merite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celle d'Esopé & d'Homere, c'est à dire des deux personnages qui ont le mieux merité des Siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement

LA VIE D'ESOPÉ.

lement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; luy qui enseignoit la veritable Sageſſe, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des Definitions & des Regles. On a veritablement recueilly les Vies de ces deux grands Hommes; mais la pluspart des Scavans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moy ie n'ay pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un ſiecle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas eſtre encore éteinte, j'ay crû qu'il ſçavoit par tradition ce qu'il a laiſſé. Dans cette croyance je l'ay ſuivy, ſans rerrancher de ce qu'il a dit d'Eſope que ce qui m'a ſemblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſeance.

Eſope eſtoit Phrygien, d'un Bourg appelé *Amorium*. Il naſquit vers la cinquanteſeptième Olympiade, quelque deux cens ans apres la fondation de Rome. On ne ſçauroit dire ſ'il eut ſujet de remercier la Nature, ou bien de ſe plaindre d'elle: car

en le doüant d'un tres-bel esprit , elle le fit naistre difforme, laid de visage, ayant à peine figure d'homme ; jusqu'à luy refuser presque entierement l'usage de la parole. Avec ces defauts, quand il n'auroit pas esté de condition à estre Esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste son ame se maintint toûjours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maistre qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeast incapable de toute autre chose, soit pour s'oster de devant les yeux un objet si desagreable. Or il arriva que ce Maistre estant allé voir sa maison des champs, un Payfan luy donna des Figues : il les trouua belles, & les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son Sommelier appelé Agathopus, de les luy apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esopé eust affaire dans le logis. Aussi-tost qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ses Camarades ; puis ils rejeterent cette friponnerie sur Esopé, ne croyant pas qu'il se pust jamais justifier, tant il estoit begue, & paroissoit idiot. Les chastimens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves,

estoyent fort cruels , & cette faute tres-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son Maistre; & se faisant entendre du mieux qu'il pût , il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on fust de quelques momens sa punition. Cette grace luy ayant esté accordée , il alla querir de l'eau tiede , la bût en presence de son Seigneur , se mit les doigts dans la bouche ; & ce qui s'ensuit , sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'estre ainsi justifié , il fit signe qu'on obligast les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas crû qu'une telle invention pust partir d'Esope. Agathopus & ses Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait , & se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir , & de mettre en évidence les Figues toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement , pour leur gourmandise & pour leur méchanceté. Le lendemain , après que leur Maistre fut party , & le Phrygien estant à son travail ordinaire,

quelques Voyageurs égarés (aucuns disent que c'estoient des Prestres de Diane) le prièrent au nom de Iupiter Hospitalier qu'il leur enseignast le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une legere collation , il voulut estre leur guide , & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel , & prièrent Iupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittez , que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune estoit debout devant luy , qui luy délioit la langue , & par mesme moyen luy faisoit present de cet art dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjouy de cette aventure il s'éveilla en sursaut ; & en s'éveillant. Qu'est-cecy ? dit-il , ma voix est devenuë libre ; je prononce bien un rasteau , une charruë , tout ce que je veux. Cette merveille fut causée qu'il changea de Maistre. Car comme un certain Zenas qui estoit là en qualité d'Oeconome , & qui avoit l'œil sur les Esclaves , en eut batu un outrageusement pour

D'ESOPE.

une faute qui ne le meritoit pas, Esope ne pût s'empescher de le reprendre; & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sçeus. Zenas pour le prevenir, & pour se uanger de luy, alla dire au Maistre qu'il estoit arrivé un prodige dans sa maison: que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer, & à médire de leur Seigneur. Le Maistre le crût, & passa bien plus avant; car il luy donna Esope avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver; & luy demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Beste de somme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ay pas le pouvoir; mais je te vendray si tu veux un de nos Esclaves. Là-dessus ayant fait venir Esope, le Marchand dit: Est-ce afin de te mocquer que tu me proposes l'achapt de ce personnage? On le prendroit pour une Outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le r'appella, & luy dit: Achapte-moy hardiment: je ne te seray pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera

aire: on les menacera de moy comme de la Beste. Cette raillerie plût au Marchand. Il achepta nostre Phrygien trois oboles, & dit en riant: Les Dieux soient louiez; je n'ay pas fait grande acquisition à la verité; aussi n'ay-je pas déboursé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se deffaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départty selon leur employ & selon leurs forces. Esope pria que l'on eust égard à sa taille; qu'il estoit nouveau venu, & devoit estre traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, luy repartirent ses Camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le Panier au pain: C'estoit le fardeau le plus pesant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par bestise: mais dès la disnée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, & de mesme le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand, il se

DESOPÉ.

défit de tous ses Esclaves, à la reserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esopé, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun fânde sa marchandise : Esopé au contraire ne fut vestu que d'un sac, & placé entre ses deux Compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se presenterent ; entre-autres un Philosophe appelé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils sçavoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prist la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles, son Grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetast l'un des deux, il devoit donner Esopé par dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soy sans avoir fait quelque emplete, ses disciples luy conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ry de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertirroit les gens par sa mine. Xantus se

LA VIE

laissa persuader , & fit prix d'Eslope à soixante oboles. Il luy demanda devant que de l'acheter , à quoy il luy seroit propre; comme il l'avoit demandé à ses Camarades. Eslope répondit , à rien , puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane remirent genereusement à Xantus le sol pour livre, & luy en donnerent quittance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goust assez délicat , & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de luy aller presenter serieusement son nouvel Esclave , il n'y avoit pas d'apparence ; à moins qu'il ne la voulust mettre en colere, & se faire mocquer de luy. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien estonnées quand le Personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maistresse du logis dit que c'estoit pour la chasser qu'on luy amenoit un tel Monstre : qu'il y avoit long-temps que le Phi-

D'ESOPPE.

Isoppe se lassoit d'elle. De parole en parole le differend s'échauffa , jusqu'à tel point que la femme demanda son bien , & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience , & Esope par son esprit , que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller ; & peut-estre que l'accoûtumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisseray beaucoup de petites choses où il fit paroistre la vivacité de son esprit ; car quoy qu'on puisse juger par là de son Caractere, elles sont de trop peu de consequence pour en informer la posterité. Voicy seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maistre. Celuy-cy alla chez un Jardinier se choisir luy-mesme une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de luy satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit, & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point , tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-mesme , sans culture ny amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence , comme on a coutume de faire quand on est court. Esope

é v.

se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part , il luy conseilla de dire à ce Jardinier qu'il luy avoit fait une réponse ainsi generale , parce que la question n'estoit pas digne de luy ; il le laissoit donc avec ce garçon , qui assurément le satisferoit. Xantus s'estant allé promener d'un autre costé du Jardin , Esope compara la terre à une femme , qui ayant des enfans d'un premier mary en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme. Sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-cy , & leur osteroit la nourriture , afin que les siens en profitassent. Il en estoit ainsi de la terre , qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture , & qui reservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules ; elle estoit marastre des unes , & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison , qu'il offrit à Esope tout ce qui estoit dans son Jardin. Il arriva quelque temps après un grand dislerend entre le Philosophe & sa Femme. Le Philosophe estant de festin mit à part quelques friandises ; & dit à Esope. Va porter cecy à ma bonne Amie. Esope l'alla donner

D^e E S O P E.

à une petite Chienne qui estoit les delices de son Maistre. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de son Present, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: On fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expressement: Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'estoit pas la femme, qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce; c'estoit la chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battuë. Le Philosophe demeura court: mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec luy. Il n'y eut parent ny amy par qui Xantus ne luy fist parler, sans que les raisons ny les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier comme pour une nopce considerable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa Maistresse. Celuy-cy luy demanda pourquoy tant d'aprests. Esope luy dit, que son Maistre ne pouvant obliger la femme de revenir, en alloit épouser une

LA VIE

autre. Aussi-tost que la Dame sceut cette nouvelle ; elle retourna chez son Mary, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maistre, & tous les jours se salvoit du chastiment par quelque trait de subtilité. Il n'estoit pas possible au Philosophe de le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de regaler quelques uns de ses Amis, luy commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendray, dit en soy - mesme le Phrygien, à specifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses. L'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviez louèrent d'abord le choix de ce Mets, à la fin ils s'en dégostèrent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Et qu'y a t'il de meilleur que la Langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la Clef des Sciences, l'Organe de la verité & de la raison. Par elle on bastit les Villes, & on

D'ESOPPE.

les police ; on instruit ; on persuade ; on regne dans les Assemblées ; on s'acquie du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Hé bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete-moy demain ce qui est de pire : ces mesmes personnes viendront chez moy , & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le mesme Mets , disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la Mere de tous débats , la Nourrice des procez, la source des divisions & des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'Organe de la Verité, c'est aussi celuy de l'Erreur, & qui pis est de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes ; on persuade de méchantes choses. Si d'un costé elle loue les Dieux, de l'autre elle profere des Blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus , que veritablement ce Valet luy estoit fort necessaire ; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. Dequoy vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Et trouve-moy , dit Xantus , un homme qui ne se mette en peine de rien. Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un Païsan qui regardoit toutes choses avec

LA VIE

la froideur & l'indifference d'une statuë, il amena ce Païsan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans soucy que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-mesme les pieds de son nouvel Hoste. Le Païsan la laissa faire, quoy qu'il sceût fort bien qu'il ne meritoit pas cet honneur; mais il disoit en luy-mesme: C'est peut-estre la costume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blasmer son Cuisinier: rien ne luy plaisoit; ce qui estoit doux il le trouvoit trop salé; & ce qui estoit trop salé il le trouvoit doux. L'homme sans soucy le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au Desert on mit sur table un Gasteau que la femme du Philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoy qu'il fust tres-bon. Voilà, dit-il, la patisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée, il faut brûler l'Ouvriere; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païsan; je m'en vais querir ma femme; on ne fera qu'un buscher pour toutes les deux. Ce dernier trait de-

D'ESOPPE.

farçonna le Philosophe, & luy osta l'esperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'estoit pas seulement avec son Maistre qu'Esope trouvoit occasion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Esope fust distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irreverence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu ? Sçavois-je qu'on me feroit aller où je vas ? Le Magistrat le fit relascher ; & on trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si plein d'esprit. Xantus de sa part voyoit par là de quelle importance il luy estoit de ne point affranchir Esope ; & combien la possession d'un tel Esclave luy faisoit d'honneur. Mesme un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vid que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien aux Maistres qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il à trois degrez ; le premier de volupté, le second d'yvrognerie, le troisième de fureur. On

LA VIE

se mocqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la Mer toute entiere, & pour assurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope luy dit qu'il estoit perdu, & que sa maison l'estoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voila le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de luy enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-cy. Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour estre témoin de la honte du Philosophe. Celuy de ses Disciples qui avoit gagé contre luy triomphoit déjà. Xantus dit à l'Assemblée : Messieurs, j'ay gagé veritablement que je boirois toute la Mer, mais non pas les Fleuves qui entrent dedans : C'est pourquoy que celuy qui a gagé contre moy détourne leur cours, & puis je feray ce que

D'ESOPE.

je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il estoit vaincu, & demanda pardon à son Maistre. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations. Pour recompense Esope luy demanda la liberté. Xantus la luy refusa; & dit que le temps de l'affranchir n'estoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit; partant qu'il prist garde au premier présage qu'il auroit estant sorty du logis : s'il estoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se presentassent à sa veuë, la liberté luy seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassast point d'estre Esclave. Esope sortit aussi-tost. Son Maistre estoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nostre Phrygien fut hors, qu'il aperçeut deux Corneilles qui s'abatirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maistre, qui voulut voir luy-mesme s'il disoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope : qu'on luy donne les estrivieres. L'ordre fut ex-

LA VIE

côté. Pendant le supplice du pauvre Esope on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Helas ! s'écria Esope , les présages sont bien menteurs ! moy qui ay veu deux Corneilles , je suis battu ; mon Maître qui n'en a veu qu'une est prié de nopce. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessast de foüeter Esope : mais quant à la liberté , il ne se pouvoit resoudre à la luy donner ; encore qu'il la luy promist en diverses occasions. Vn jour ils se promenoient tous deux parmy de vieux monumens , considérant avec beaucoup de plaisir les Inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçeut une qu'il ne pût entendre , quoy qu'il demeurast long-temps à en chercher l'explication. Elle estoit composée des premières lettres de certains mots. Le Philosophe avoüa ingénüement que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un Tresor par le moyen de ces lettres, luy dit Esope , quelle recompense auray-je ? Xantus luy promit la liberté, & la moitié du Tresor. Elles signifient , poursuivit Esope , qu'à quatre pas de cette Colonne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent , après avoir creusé quelque

D'ESOPPE.

peu dans terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre trefor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a icy gravées, poursuivit Esope, comme estant les premières lettres de ces mots ἀπόβας θήματα, &c. c'est à dire. *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un Tresor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toy : n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moy, repliqua Esope, je vous denonceray au Roy Denys ; car c'est à luy que le Tresor appartient, & ces mesmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prist sa part de l'argent, & qu'il n'en dist mot, de quoy Esope declara ne luy avoir aucune obligation ; ces lettres ayant esté choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le Tresor que vous aurez rencontré.* Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfer

LA VIE

maist le Phrygien, & que l'on luy mist les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allast publier cette aventure. Helas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prediction se trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'estoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux deliberations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & comme estant Philosophe, & comme estant un des premiers de la Republique. Il demanda temps, & eut recours à son Oracle ordinaire, c'estoit Esope. Celuy-cy luy conseilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit tousiours à son Maistre ; sinon, il n'y auroit que l'Esclave de blasiné. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dès qu'on le vid, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considerer la forme du vase, mais

D'ESOPE.

mais la liqueur qui y estoit enfermée. Les Samiens luy crierent qu'il dist donc sans crainte ce qu'il jugeroit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maistre & l'Esclave : si l'Esclave disoit mal il seroit battu; s'il disoit mieux que le Maistre il seroit battu encore. Aussi-tost on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista longtemps. A la fin le Prevost de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens estoient menacez de servitude par ce Prodige; & que l'Aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un Roy puissant qui vouloit les assujettir. Peu de temps après Cresus Roy des Lydiens fit denoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart estoient d'avis qu'on luy obeïst. Esope leur dit que la Fortune presentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite tres-agreable;

l'autre d'Esclavage, dont les commencemens estoient plus aisez, mais la suite laborieuse, C'estoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en estat de les attaquer. L'Ambassadeur luy dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les reduire à ses volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon sens du Personnage. Cresus le leur envoya demander avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le luy livroient. Les principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtast trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles cy donnerent leurs Chiens pour ostages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine, qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet: les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Cresus, & dit qu'il les ser-

+

D'ESOPE.

viroit plus utilement estant près du Roy que s'il demeueroit à Samos. Quand Cresus le vid , il s'étonna qu'une si chétive creature luy eust esté un si grand obstacle. Quoy ! voilà celuy qui fait qu'on s'opose à mes volontez ! s'écria-t'il. Esope se prosterna à ses pieds. Vn homme prenoit des Sauterelles , dit-il : une Cigale luy tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay je fait ? dit elle à cet homme : je ne rongé point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage : vous ne trouverez en moy que la voix , dont je me sers fort innocemment. Grand Roy , je ressemble à cette Cigale ; je n'ay que la voix , & ne m'en suis point servy pour vous offenser. Cresus touché d'admiration & de pitié , non seulement luy pardonna ; mais il laissa en repos les Samiens à sa considération. En ce temps-là le Phrigien composa ses Fables , lesquelles il laissa au Roy de Lydie , & fut envoyé par luy vers les Samiens qui decernerent à Esope de grands honneurs. Il luy prit aussi envie de voyager , & d'aller par le monde , s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit

LA VIE

en grand credit près de Lycerus Roy de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problèmes à soudre sur toutes sortes de matieres , à condition de se payer une espeece de tribut ou d'amende , selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoy Lycerus assisté d'Esope avoit tousiours l'avantage , & se rendoit illustre parmy les autres , soit à resoudre , soit à proposer. Cependant nostre Phrygien se maria ; & ne pouvant avoir d'enfans , il adopta un jeune homme d'extraction noble , appelé Ennus. Celuy-cy le paya d'ingratitude , & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaicteur. Cela estant venu à la connoissance d'Esope , il le chassa. L'autre afin de s'en vanger contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eust intelligence avec les Rois qui estoient emules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres , commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus , que sans autre enqueste il fist mourir promptement le traistre Esope. Cet Hermippus estant amy du Phrygien luy sauva la vie , & à l'insceu de tout le monde le nourrit long - temps dans un Sepulchre ;
jusqu'à

D'ESOPE.

jusqu'à ce que Nectenabo Roy d'Egypte sur le bruit de la mort d'Esopé crût à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de luy envoyer des Architectes qui sceussent bastir une Tour en l'air, & par mesme moyen un homme prest à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant leu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Estat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roy regretta Esopé; quand Hermippus luy dit qu'il n'estoit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut tres-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au Printemps les Architectes & le Répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Esopé en possession de tous ses biens, & luy fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esopé le receut comme son enfant, & pour toute punition luy recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant luy confier son secret; parler peu, & chasser de chez soy les Babillards; ne se point

LA VIE

laisser abatre aux mal-heurs ; avoir soin du lendemain , car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort , que d'estre importun à ses amis pendant son vivant ; sur tout n'estre point envieux du bonheur ny de la vertu d'autrui , d'autant que c'est se faire du mal à soy-mesme. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esopé comme d'un trait qui luy auroit penetré le cœur , mourut peu de temps après. Pour revenir au défi de Nectenabo , Esopé choisit des Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire :) il les fit dis-je instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel estoit un jeune enfant. Le Printemps venu, ils'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo , qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme , fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas ; & ne se fust jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus , s'il eust crû Esopé vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esopé dit que le Répondant estoit luy-mesme ; & qu'il feroit voir les Architectes

D'ESOPPE.

quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnast du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, je vous ay trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus estoit le vainqueur. Il proposa toutefois cecy à Esope. J'ay des Cavalles en Egypte qui conçoivent au hannissement des Chevaux qui sont devers Babilone: Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un char, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet Animal se trouverent extrêmement scandalisez du traitement que l'on luy faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roy. On fit venir en sa presence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, luy dit le Roy, que cet Animal est un de nos Dieux? pourquoy donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope: car la nuit

LA VIE

derniere il luy a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous estes un menteur, repartit le Roy : comment seroit-il possible que ce chat eust fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos Iumens entendent de si loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre ? En suite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions Enigmatiques. Il leur fit un grand regal où le Phrygien fut invité. Pendant le Repas ils proposerent à Esope diverses choses, celle-cy entre autres. Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une Colonne entourée de douze Villes, chacune desquelles a trente Arcboutans, & autour de ces Arcboutans se promènent l'une après l'autre deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de nostre pays. Le Temple est le Monde, la Colonne l'An, les Villes ce sont les Mois, & les Arcboutans les Iours, autour desquels se promènent alternativement le Iour & la Nuit. Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souf-

D'ESOPPE.

frirez-vous , leur dit-il , qu'une moitié d'homme , qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix , & que j'aye la confusion pour mon partage ? Vn d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedula par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La Cedula fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrist, les amis du Prince soutinrent que la chose contenuë dans cet écrit estoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria. Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prens à témoin tous tant que vous estes. Il est vray , repartirent-ils , que nous n'en avons jamais entendu parler. I'ay donc satisfait à vostre demande , reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de presens , tant pour luy que pour son Maistre. Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-estre cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé , celle -la qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encorc, & qu'on void avec admiration : c'est la plus petite,

LA VIE

mais celle qui est bastie avec le plus d'art. Esope à son retour dans Babylone fut receu de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye & de bien-veillance : ce Roy luy fit eriger une statuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de luy. Entre les Villes où il s'arresta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne luy rendirent point d'honneurs. Esope piqué de ce mépris les compara aux bastons qui flottent sur l'onde. On s'imagine de loin que c'est quelque chose de cōsiderable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison luy coûta cher. Les Delphiens en conceurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'estre décriez par luy) qu'ils resolurent de l'oster du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmy ses hardes

D'ESOPPE.

un de leurs vases sacrez, pretendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut sorty de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui estoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empescha point qu'on ne le traitast comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à estre precipité. Rien ne luy servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues ; les Delphiens s'en moquerent. La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de luy faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire en suite un repas. Le malheureux Rat resista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débatoit sur l'eau, un Oyseau de proye l'apperceut, fondit sur luy, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se pût détacher, il se repût

LA VIE

de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vangerà : je périrai ; mais vous périrez aussi. Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite Chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les Temples : il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prières de l'Escarbot enleva un Lievre qui s'estoit réfugié chez luy : La generation de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces Exemples, le précipiterent. Peu de temps après sa mort une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait ; & satisfaire aux Manes d'Esopé. Aussi-tôt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime

D'ESOPÉ.

leur déplaisoit ; les hommes vangerent
aussi la mort de leur Sage. La Grece en-
voya des Commissaires pour en informer,
& en fit une punition rigoureuse.





EXTRAICT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, en datte du 6. Iuin 1667. signé BABINET : Il est permis à CLAUDE BARBIN Libraire à Paris, d'imprimer les *Fables Choiesies* par M. DE LA FONTAINE, avec deffenses à tous autres d'en imprimer, vendre ou debiter sans son consentement, d'autres que celles par luy imprimées, ou par DENYS THIERRY, Libraire à Paris, auquel il a cédé la moitié de son Privilege; & ce sous les peines portées plus amplement par ledit Privilege.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 19. Octobre 1668.*

*Registré sur le Livre de la Communauté
des Imprimeurs & Libraires de Paris le 10.
Mars 1668. suivant l'Arrest du Parle-
ment du 8. Avril 1653. & celui du Conseil
Privé du Roy du 5. Février 1665.*

Signé, D. THIERRY, Ajoint du Syndic.



FABLES

CHOISIES.

A MONSEIGNEUR

LE DAVPHIN.



E chante les Heros dont Esope
est le Pere :

Troupe de qui l'Histoire, encor que men-
songere,

Contient des veritez qui servent de leçons.

Tout parle en mon Ouvrage, & mesme les
Poissons.

A

2 FABLES CHOISIES.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que
nous sommes.

Je me fers d'Animaux pour instruire les
Hommes.

I L L V S T R E R E J E T T O N D' V N

P R I N C E aimé des Cieux

Sur qui le Monde entier a maintenant les
yeux ;

Et qui faisant fléchir les plus superbes
Testes

Contera désormais ses jours par ses Con-
questes ,

Quelqu'autre te dira d'une plus forte
voix

Les faits de tes Ayeux & les vertus des
Rois.

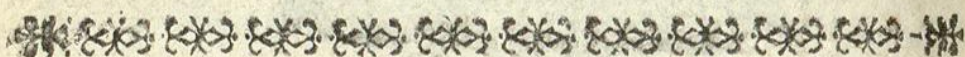
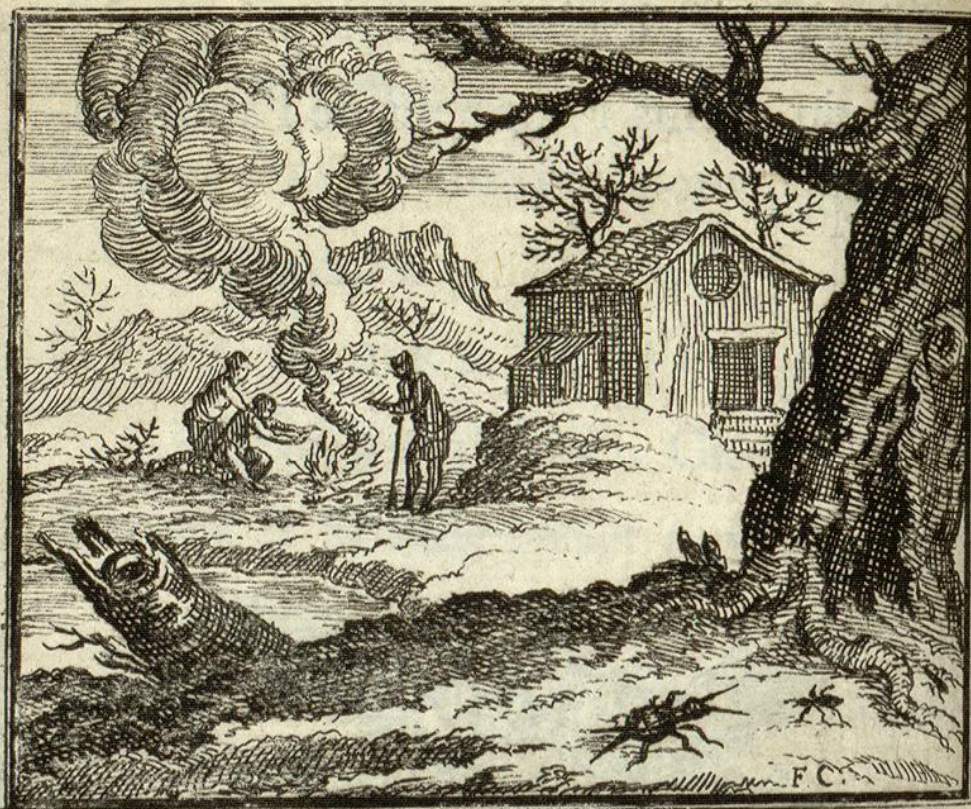
Je vais t'entretenir de moindres Auantu-
res ,

Te tracer en ces vers de legeres Peintu-
res.

FABLES CHOISIES. 3

Et si de t'agréer ie n'emporte le prix,
J'auray du moins l'honneur de l'avoir en-
trepris.





LIVRE PREMIER.

FABLE I.

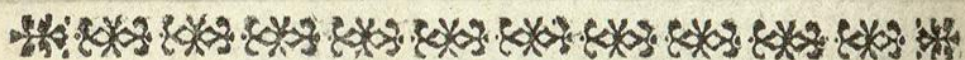
La Cigale & la Fourmy.



A Cigale ayant chanté
 Tout l'Esté,
 Se trouua fort dépourueü
 Quand la bize fut venuë.
 Pas yn seul petit morceau

De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmy sa voisine;
La priant de luy prester
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous payray, luy dit-elle,
Avant l'Oust, foy d'animal,
Interest & principal.
La Fourmi n'est pas preteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & iour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Et bien, dansez maintenant.





I I.

Le Corbeau & le Renard.



Aistre Corbeau sur vn arbre per-
ché

Tenoit en son bec vn fromage.

Maistre Renard par l'odeur alleché

Luy tint à peu prés ce langage.

Et bon iour, Monsieur du Corbeau.

Que vous estes joly ! que vous me semblez
beau !

Sans mentir si vostre ramage

Se rapporte à vostre plumage ,

Vous estes le Phœnix des hostes de ces bois.

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de
joye :

Et pour monstrier sa belle voix

Il ouvre vn large bec, laisse tomber sa proye.

Le Renard s'en saisit , & dit ; Mon bon
Monsieur ,

Apprenez que tout flateur

Vit aux dépens de celuy qui l'écoute.

Cette leçon vaut bien vn fromage sans
doute.

Le Corbeau honteux & confus

Iura, mais vn peu tard , qu'on ne l'y pren-
droit plus.





I I I.

*La Grenoïlle qui se vent faire aussi grosse
que le Bœuf.*



Ne Grenoïlle vid vn Bœuf,
Qui luy sembla de belle taille.
Elle qui n'estoit pas grosse en tout comme
vn œuf,

Enuieuse s'estend, & s'enfle, & se trauaille,
le,

Pour égaler l'animal en grosseur;

Disant, Regardez bien ma sœur,

Est-ce assez ? dites-moy, N'y suis-je point
encore ?

Nenny. M'y voicy donc ? Point du tout.

M'y voilà ?

Vous n'en approchez point. La chetive pe-
core

S'enfla si bien qu'elle creua.

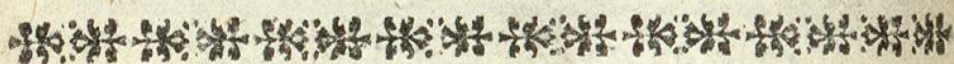
Le monde est plein de gens qui ne sont pas
plus sages :

Tout Bourgeois veut bastir comme les
grands Seigneurs ;

Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;

Tout Marquis veut auoir des Pages.





I V.

Les deux Mulets.

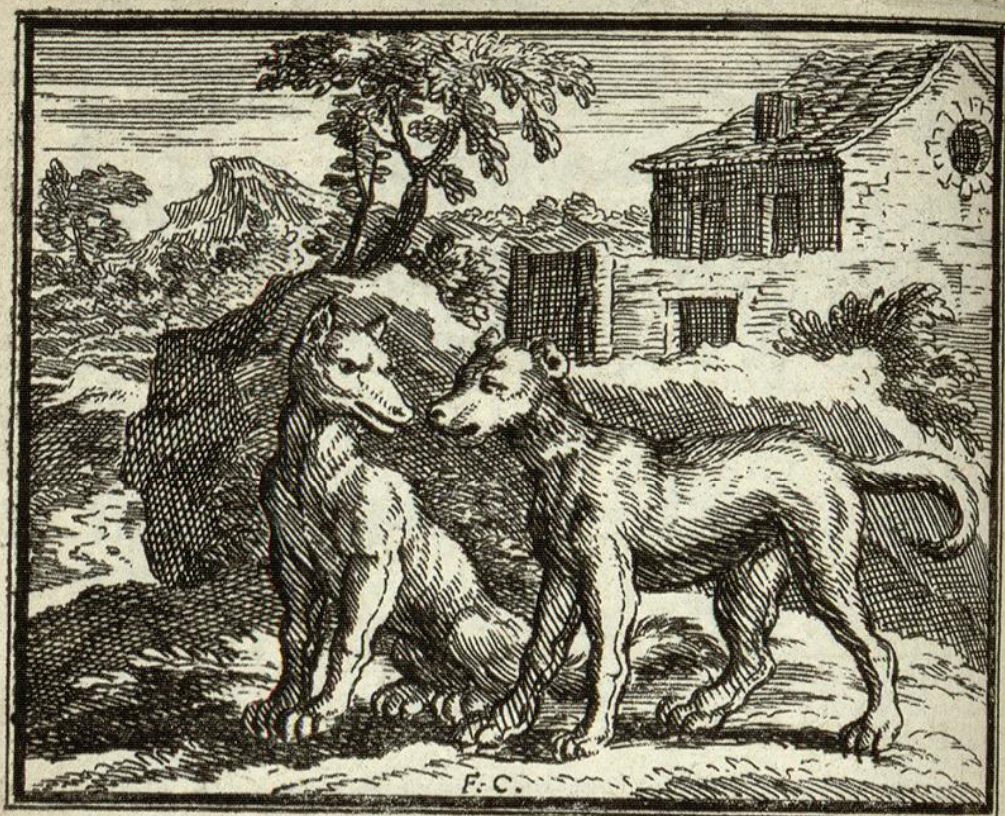
Eux Mulets cheminoient ; l'un d'a-
uoine chargé ;

L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celuy-cy glorieux d'une charge si belle
N'eust voulu pour beaucoup en estre sou-
lagé.

X

Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette.
Quand l'ennemy se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc vne troupe se jette,
Le saisit au frein, & l'arreste.
Le Mulet en se défendant
Se sent percer de coups, il gemit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'auoit promis ?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire,
Et moy j'y tombe & ie peris.
Amy, luy dit son camarade,
Il n'est pas tousiours bon d'auoir vn haut
employ.
Si tu n'auois seruy qu'un Meusnier, comme
moy,
Tu ne serois pas si malade.





V.

Le Loup & le Chien.



N Loup n'auoit que les os
& la peau;

Tant les Chiens faisoient
bonne garde.

Ce Loup rencontre vn Dogue aussi puissant
que beau,

Gras , poly , qui s'estoit fouruoyé par
mégarde.

L'attaquer , le mettre en quartiers ,

Sire Loup l'eust fait volontiers.

Mais il falloit liurer bataille ;

Et le Mâtin estoit de taille

A se défendre hardiment.

Le Loup donc l'aborde humblement ,

Entre en propos , & luy fait compliment

Sur son embonpoint qu'il admire.

Il ne tiendra qu'à vous , beau Sire ,

D'estre aussi gras que moy , luy repartit le

Chien.

Quittez les bois , vous ferez bien :

Vos pareils y sont miserables ,

Cancres , haires , & pauvres diables ,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car quoy ? Rien d'assuré : point de franche

lipée ;

Tout à la pointe de l'épée.

14 FABLES CHOISIES.

Suivez-moy ; vous aurez vn bien meilleur
destin.

Le Loup reprit , que me faudra-t-il
faire ?

Presque rien , dit le Chien , donner la chas-
se aux gens

Portans bastons , & mendians ;
Flater ceux du logis ; à son Maistre com-
plaire ;

Moyennant quoy vostre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;

Os de poulets , Os de pigeons :
Sans parler de mainte caresse.

Le Loup desia se forge vne felicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant il vid le col du Chien pelé.
Qu'est-ce là ? luy dit-il. Rien. Quoy rien ?
Peu de chose.

Mais encor ? Le colier dont ie suis attaché
De ce que vous voyez est peut-estre la cause.

Attaché ! dit le Loup , vous ne courez
donc pas

Où vous voulez ? Pas toujours , mais
qu'importe ?

Il importe si bien , que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte :

Et ne voudrois pas mesme à ce prix vn
tresor.

Cela dit , Maistre Loup s'enfuit , & court
encor.





§ § § § § § § § § § § § § § § §

V I.

La Genisse, la Chevre, & la Brebis, en Société avec le Lion.



A Genisse, la Chevre, & leur sœur
la Brebis,

Avec vn fier Lion Seigneur du
voisinage,

Firent société, dit-on, au temps jadis,

Et mirent en commun le gain & le dōmage.

Dans les laqs de la Chevre vn Cerf se
trouua pris.

Vers ses associez aussi-tost elle enuoye.

Eux venus, le Lion par ses ongles conta,

Et dit, nous sommes quatre à partager la
proye ;

Puis en autant de parts le Cerf il dépeça :

Prit pour luy la premiere en qualité de Sire ;

Elle doit estre à moy, dit-il, & la raison,

C'est que ie m'appelle Lion,

A cela l'on n'a rien à dire.

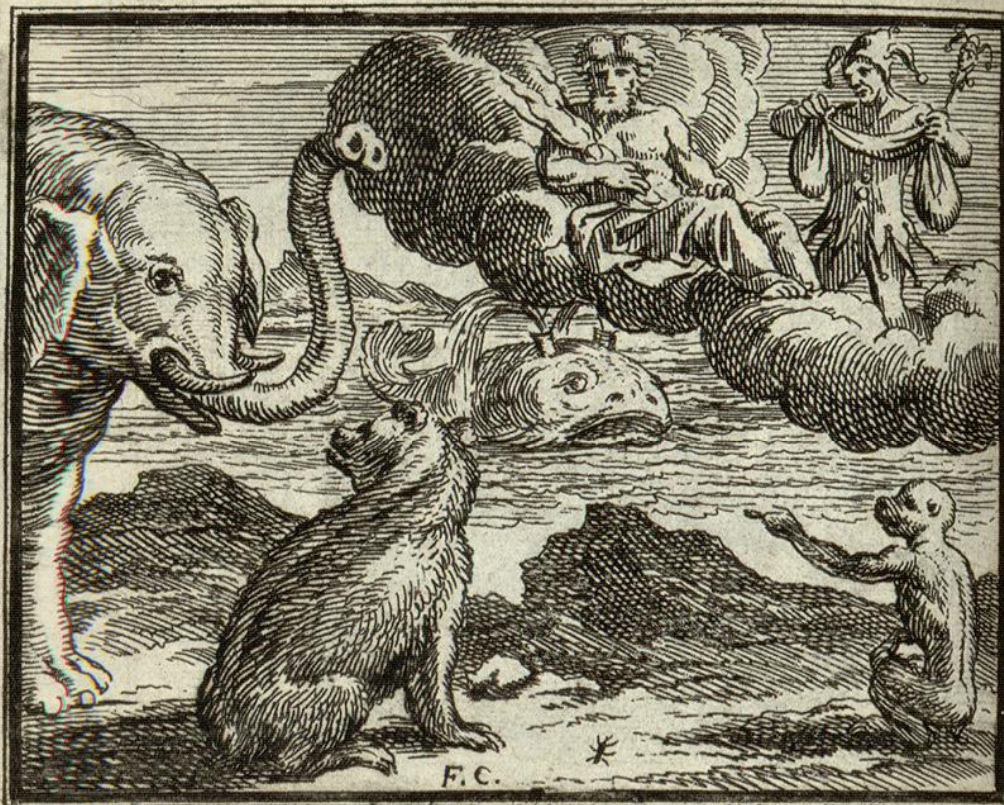
La seconde par droit me doit échoir encor :

Ce droit, vous le sçauiez, c'est le droit du
plus fort.

Comme le plus vaillant ie pretens la troi-
sième.

Si quelqu'une de vous touche à la qua-
trième,

Le l'étrangleray tout d'abord.



§§ §§ §§ §§ : §§ §§ §§ §§ §§ §

V I I.

La Besace.



Vpiter dit vn iour , que tout
ce qui respire

S'en vienne comparoistre aux
pieds de ma grandeur.

Si dans son composé quelqu'un trouue à
redire ,

Il peut le declarer sans peur :

Je mettray remede à la chose.

Venez Singe , parlez le premier , & pour
cause.

Voyez ces animaux ; faites comparaison

De leurs beautez avec les vostres.

Estes-vous satisfait ? Moy , dit-il, pourquoy
non ?

N'ay-je pas quatre pieds aussi-bien que les
autres ?

Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien repro-
ché.

Mais pour mon frere l'Ours on ne l'a
qu'ébauché :

Iamais, s'il me veut croire, il ne se fera pein-
dre.

L'Ours venant là-dessus , on crut qu'il s'al-
loit plaindre.

Tât s'en faut ; de sa forme il se loüa tres-fort ;

Glofa sur l'Elephant ; dit qu'on pourroit
encor

20 FABLES CHOISIES.

Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles :

Que c'estoit vne masse informe & sans
beauté.

L'Elephant estant écouté

Tout sage qu'il estoit dit des choses pareil-
les.

Il jugea qu'à son appetit

Dame Baleine estoit trop grosse.

Dame Fourmy trouua le Ciron trop petit,

Se croyant pour elle yn colosse.

Iupin les renuoya s'estant censurez tous :

Du reste contans d'eux ; mais parmy les
plus fous

Nostre espece excella ; car tout ce que nous
sommes ,

Linx enuers nos pareils, & Taupes enuers
nous ,

Nous nous pardonnons tout , & rien aux
autres hommes.

On se void d'vn autre œil qu'on ne void

son prochain.

Le fabriquateur souverain

Nous crea Befaciers tous de mesme maniere ,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'huy.

Il fit pour nos défaux la poche de derriere,
Et celle de deuant pour les défaux d'autrui.





¶ ¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

V I I I.

L'Hirondelle & les petits Oyseaux.



Ne Hirondelle en ses voyages
 Auoit beaucoup appris. Qui-
 conque a beaucoup veu
 Peut auoir beaucoup retenu.
 Celle-cy preuoyoit jusqu'aux moindres
 orages,

Et deuant qu'ils fussent éclos

Les annonçoit aux Matelots.

Il arriua qu'au temps que la chanvre se seme

Elle vid vn Manant en couvrir maints fil-
lons.

Cecy ne me plaist pas, dit-elle aux Oysil-
lons,

Je vous plains : Car pour moy, dans ce
peril extreme

Je scauray m'éloigner, où viure en quelque
coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs
chemine ?

Vn iour viendra, qui n'est pas loin,

Que ce qu'elle répand fera vostre ruïne.

De là naîtront engins à vous enueloper,

Et laçets pour vous attraper;

Enfin mainte & mainte machine

Qui causera dans la saison

Vostre mort ou vostre prison.

24 FABLES CHOISIES.

Gare la cage ou le chaudron.

C'est pourquoy, leur dit l'Hirondelle,

Mangez ce grain, & croyez-moy.

Les Oyseaux se moquerent d'elle:

Ils trouuoient aux champs trop de quoy.

Quand la cheneviere fut verte,

L'Hirondelle leur dit. Arrachez brin à brin

Ce qu'à produit ce maudit grain;

Ou soyez seurs de vostre perte.

Prophete de mal-heur, babillarde, dit-on,

Le bel employ que tu nous donnes!

Il nous faudroit mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.

La chanvre estant tout à fait creuë,

L'Hirondelle ajoûta. Cecy ne va pas bien:

Mauuaise graine est tost venuë.

Mais puisque jusqu'icy l'on ne m'a cruë en
rien;

Dés que vous verrez que la terre

Sera couuerte, & qu'à leurs bleds

Les

Les gens n'estant plus occupez
Feront aux oyfillons la guerre;
Quand regingletes & rezeaux
Attraperont petits oyseaux ;
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis , ou changez de cli-
mat :

Imitez le Canard , la Gruë , & la Becasse.

Mais vous n'estes pas en estat
De passer comme nous les deserts & les
ondes ,

Ny d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoy vous n'avez qu'un party
qui soit seur :
C'est de vous renfermer aux trous de quel-
que mur.

Les Oyfillons las de l'entendre,
Semirent à jazer aussi confusément ,
Que faisoient les Troyens quand la pauvre
Cassandre

26 FABLES CHOISIES.

Ouuroit la bouche seulement.

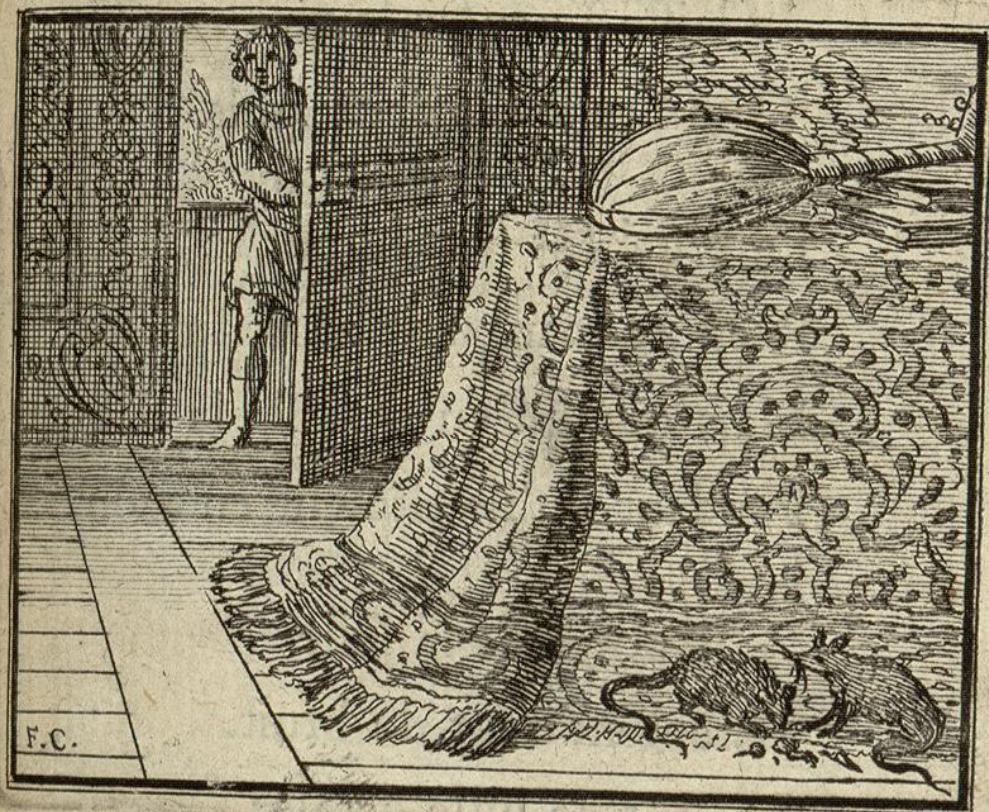
Il en prit aux vns comme aux autres.

Maint Oysillon se vid esclau retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui
sont les nostres ,

Et ne croyons le mal que quand il est venu.





¶ ¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

I X.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.



Vtrefois le Rat de ville
Inuita le Rat des champs,

D'une façon fort ciuile,
A des reliefs d'Ortolans.

Sur vn tapis de Turquie
Le couuert se trouua mis.

B ij

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honneste;
Rien ne manquoit au festin;
Mais quelqu'un troubla la feste
Pendant qu'ils estoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire;
Rats en campagne aussi-tost:
Et le Citadin de dire,
Acheuons tout nostre rost.

C'est assez, dit le Rustique;
Demain vous viendrez chez moy;
Ce n'est pas que ie me pique
De tous vos festins de Roy.

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fy du plaisir
Que la crainte peut corrompre.





¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶

X.

Le Loup & l'Agneau.



A raison du plus fort est toujours
la meilleure.

Nous l'allons monst^rer tout à l'heure.

Agneau se desalteroit
ans le cour^{ant} d'une onde pure.

Vn Loup furoient à jeun qui cherchoit
auanture,

Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardy de troubler mon breu-
uage ?

Dit cét animal plein de rage,
Tu seras châtié de ta temerité.
Sire , répond l'Agneau , que vostre Ma-
jesté

Ne se mette pas en colere;
Mais plustost qu'elle confide
Que ie me vas defalterant.

Dans le courant ,
Plus de vingt pas au dessous d'Elle;
Et que par consequent en aucune façon
Ie ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles , reprit cette Beste cruelle,
Et ie sçais que de moy tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si ie n'estois pas
né ?

Reprit l'Agneau, ie tete encor ma mere,

Si ce n'est toy, c'est donc ton frere.

Je n'en ay point. C'est donc quelqu'un
des tiens :

Car vous ne m'épargnez guere,

Vous, vos bergers, & vos chiens.

On me l'a dit : il faut que ie me vange.

Là dessus au fonds des forests

Le Loup l'emporte, & puis le mange,

Sans autre forme de procez.





X L.

L'Homme, & son Image.

Pour M. L. D. D. L. R.



N Homme qui s'aymoit sans a-
voir de rivaux,

Passoit dans son esprit pour le
plus beau du monde.

Il accusoit tousiours les miroirs d'estre
faux ;

B v

34 FABLES CHOISIES.

Viuant plus que content dans son erreur
profonde.

Afin de le guerir , le sort officieux

Presentoit par tout à ses yeux

Les Conseillers muets dont se seruent nos
Dames ;

Miroirs dans les logis , miroirs chez les
Marchands ,

Miroirs aux poches des galands ,

Miroirs aux ceintures des femmes,

Que fait nostre Narcisse ? il se va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'ima-
giner ,

N'osant plus des miroirs éprouuer l'auan-
ture :

Mais vn canal formé par vne source pure

Se trouue en ces lieux écartez.

Il s'y void ; il se fasche ; & ses yeux irritez

Pensent appercevoir vne chimere vaine.

Il fait tout ce qu'il peut pouréuiter cete eau.

Mais quoy , le canal est si beau

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On void bien où ie veux venir.

Ie parle à tous ; & cette erreur extrême
Est vn mal que chacun se plaist d'entretenir.
Nostre ame c'est cét Homme amoureux de
luy-mesme.

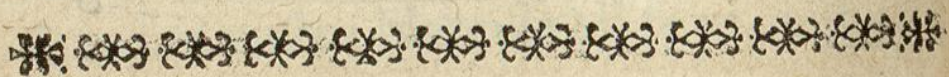
Tant de Miroirs ce sont les sottises d'au-
truy ;

Miroirs de nos défauts les Peintres legiti-
mes.

Et quant au Canal, c'est celuy

Que chacun sçait, le Liure des Maximes.





X I I.

*Le Dragon à plusieurs testes , & le Dragon à
plusieurs queües.*



N enuoyé du Grand Sei-
gneur

Preferoit , dit l'Histoire, viriour chez l'Em-
pereur

Les forces de son Maistre à celles de l'Em-
pire.

Vn Alleman se mit à dire.

Nostre Prince a des dépendans

Qui de leur Chef sont si puissans ,

Que chacun d'eux pourroit soudoyer vne
armée.

Le Chiaoux homme de sens

Luy dit. Je sçais par renommée

Ce que chaque Electeur peut de monde
fournir ;

Et cela me fait souuenir .

D'une auanture estrange &c qui pourtant
est vraye.

L'estois en vn lieu seur , lors que ie vis
passer

Les cent testes d'une Hydre au trauers d'une
ne haye.

Mon sang commence à se glacer ,

Et ie crois qu'à moins on s'effraye.

Ie n'en eus toutefois que la peur sans le
mal.

Iamais le corps de l'animal
Ne pût venir vers moy, ny trouuer d'ou-
uerture.

Je refuois à cette auanture,
Quand vn autre Dragon qui n'auoit qu'un
feul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se
présente.

Me voila saisi derechef
D'estonnement & d'épouuante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue
aussi.

Rien ne les empescha; l'un fit chemin à
l'autre.

Je soustiens qu'il en est ainsi
De vostre Empereur & du nostre.





XIII.

Les Voleurs & l'Asne.

Our vn Asne enleué deux voleurs se battoient :

L'un vouloit le garder ; l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poin trottoient,
Et que nos champions songeoient à se

deffendre,

Arriue vn troisieme larron,

Qui faist Maistre Aliboron.

L'Asne c'est quelquefois vne pauvre province.

Les Voleurs sont tel & tel Prince;
Comme le Transilvain, le Turc, & le
Hongrois.

Au lieu de deux j'en ay rencontré trois:

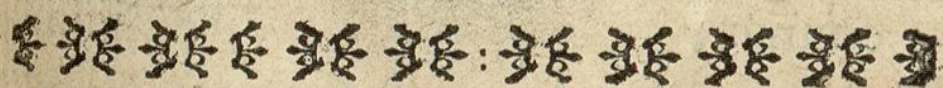
Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souuent la Prouince
conquise.

Vn quart Voleur suruiuent qui les accorde
net,

En se faissant du Baudet.





Simonide preservé par les Dieux.



N ne peut trop louer trois sortes
de personnes,

Les Dieux, sa Maistresse, & son Roy.

Malherbe le disoit : j'y souscris quant à
moy :

Ce sont maximes toujours bonnes.

42 FABLES CHOISIES.

La loüange chatoüille , & gagne les esprits.

Les faueurs d'une belle en font souuent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide auoit entrepris
L'éloge d'un Athlete, & la chose essayée
Il trouua son sujet plein de recits tout nus.
Les parens de l'Athlete estoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, luy sans autre merite ;

Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de son Heros.
Après en auoir dit ce qu'il en pouuoit dire ;
Il se jette à costé ; se met sur le propos
De Castor & Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple estoit aux luteurs glorieux ;

Eleue leurs combats, specifiant les lieux
Où ces freres s'estoient signalez d'auantage.

Enfin l'éloge de ces Dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouurage.

L'Athlete auoit promis d'en payer vn talent :

Mais quand il le vid , le galand
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement

Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple celeste.

Je vous veux traiter cependant.

Venez souper chez moy , nous ferons bonne vie.

Les conuiez sont gens choisis ,

Mes parens, mes meilleurs amis.

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promit. Peut-estre qu'il eut peur

44 FABLES CHOISIES.

De perdre outre son deû le gré de sa lou-
ange.

Il vient , l'on festine , l'on mange.]

Chacun estant en belle humeur,
Vn domestique accourt , l'auertit qu'à la
porte

Deux hommes demandoient à le voir prom-
ptement.

Il fort de table , & la cohorte

N'en perd pas vn seul coup de dent.
Ces deux hommes estoient les gemenx de
l'éloge.

Tous deux luy rendent grace , & pour
prix de ses vers.

Ils l'auertissent qu'il déloge ;
Et que cette maison va tomber à l'enuers.

La prediction en fut vraye.

Vn pilier manque ; & le platfonds,
Ne trouuant plus rien qui l'estaye,
Tombe sur le festin , brise plats & flacons,

N'en fait pas moins aux échançons.
Ce ne fut pas le pis; car pour rendre com-
plete

La vengeance deüe au Poëte,
Vne poutre cassa les jambes à l'Athlete,
Et renuoya les conuiez
Pour la pluspart estropiez.

La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le salaire
Que meritoient les vers d'un homme aymé
des Dieux.

Il n'estoit fils de bonne mere
Qui les payant à qui mieux mieux
Pour ses ancestres n'en fist faire.

Je reuiens à mon texte; & dis premiere-
ment

Qu'on ne fçauroit manquer de louer lar-
gement

Les Dieux & leurs pareils: de plus que
Melpomene

46 FABLES CHOISIES.

Souvent sans déroger trafique de sa peine:
Enfin qu'on doit tenir nostre art en quel-
que prix.

Les grands se font honneur dés lors qu'ils
nous font grace.

Jadis l'Olympe & le Parnasse
Estoient freres & bons amis.





X V.

La Mort & le Mal-heureux.

X V I.

La Mort & le Buscheron.



N mal-heureux appelloit tous
les iours
La mort à son secours.

O mort, luy disoit-il, que tu me sembles
belle !

Vien viste, vien finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se
monstre.

Que vois-je ! cria-t'il, ostez-moy cet
objet;

Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur & d'effroy !

N'approche pas ô mort, ô mort retire-
toy.

Mecenas fut vn galand homme :
Il a dit quelque part. Qu'on me rende
impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourueu
qu'en somme
Je viue, c'est assez, ie suis plus que con-
tent.

Ne

Ne vien jamais ô mort, on t'en dit tout
autant.

Ce sujet a esté traité d'une autre façon
par Esope ; comme la Fable suivante le fera
voir. Je composay celle-cy pour une raison
qui me contraignoit de rendre la chose ainsi
generale. Mais quelqu'un me fit connoistre
que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre
mon original , & que ie laissois passer un
des plus beaux traits qui fust dans Esope.
Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne
saurions aller plus avant que les anciens :
ils ne nous ont laissé pour nostre part que la
gloire de les bien suivre. Je joins toutefois
ma Fable à celle d'Esope ; non que la mien-
ne le merite ; mais à cause du mot de Mece-
nas que i'y fais entrer , & qui est si beau &
si à propos que ie n'ay pas cru le devoir ob-
mettre.



N pauvre Bucheron tout couvert
de ramée,

Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gemissant & courbé marchoit à pas pesans,

C

50 FABLES CHOISIES.

Et taschoit de gagner sa chaumine enfumée.

Enfin n'en pouuant plus d'effort & de douleur,

Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?

En est-il vn plus pauvre en la machine ronde ?

Point de pain quelquefois , & iamais de repos.

Sa femme, ses enfans, les soldats, les imposts,

Le creancier, & la corvée

Luy font d'un mal-heureux la peinture acheuée.

Il appelle la mort ; elle vient sans tarder ;

Luy demande ce qu'il faut faire.

C'est, dit-il, afin de m'ayder

A recharger ce bois ; tu ne tarderas guere.

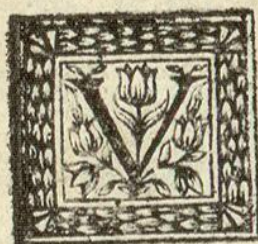
Le trépas vient tout guerir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plustost souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.





XVII.

*L'Homme entre deux âges , & ses deux
Maistresses.*



N homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il estoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du contant ,

Et partant

Dequoy choisir ; toutes vouloient luy
plaître ;

En quoy nostre amoureux ne se pressoit
pas tant.

Bien adresser n'est pas petite affaire.

Deux Veuues sur son cœur eurent le plus
de part ;

L'une encor' verte , & l'autre vn peu bien
mûre ;

Mais qui reparoit par son art

Ce qu'auoit détruit la nature.

Ces deux Veuues en badinant ,

En riant , en luy faisant feste ,

L'alloient quelquefois testonnant ,

C'est à dire ajustant sa teste.

La Vieille à tous momens de sa part em-
portoit

Vn peu du poil noir qui restoit ,

Afin que son amant en fust plus à sa guise.

54 FABLES CHOISIES.

La Jeune faccageoit les poils blancs à son
tour.

Toutes deux firent tant que nostre teste
grise

Demeura sans cheueux , & se douta du
tour.

Je vous rends , leur dit-il , mille graces , les
belles ,

Qui m'auez si bien tondu :

J'ay plus gagné que perdu :

Car d'Hymen , point de nouuelles.

Celle que ie prendrois voudroit qu'à sa
façon

Je vécusse , & non à la mienne.

Il n'est teste chauve qui tienne ;

Je vous suis obligé , Belles , de la leçon.





¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

XVIII.

Le Renard & la Cicogne.



Ompere le Renard se mit vn iour
en frais,

Et retint à disner commere la Cicogne.

Le régal fut petit, & sans beaucoup d'a-
prests;

Le galand pour toute besogne

C iij

56 FABLES CHOISIES.

Auoit vn broüet clair (il viuoit chichement)

Ce broüet fut par luy seruy sur vne assiete :

La Cicogne au long bec n'en pût attraper miete ;

Et le drosle eust lappé le tout en vn moment.

Pour se vanger de cette tromperie,
A quelque-temps de là la Cicogne le prie.
Volontiers, luy dit-il, car avec mes amis

Je ne fais point ceremonie.

A l'heure dite il courut au logis

De la Cicogne son hostesse,

Loüa tres-fort sa politesse,

Trouua le disner cuit à point.

Bon appetit sur tout ; Renards n'en manquent point.

Il se réjouyffoit à l'odeur de la viande,

Mise en menus morceaux , & qu'il croyoit
friande.

On seruit pour l'embarasser
En vn vase à long col , & d'étroite embou-
chure.

Le bec de la Cicogne y pouuoit bien passer ,
Mais le museau du Sire estoit d'autre me-
sure.

Il luy falut à jeun retourner au logis ;
Honteux comme vn Renard qu'une Poule
auroit pris ,

Serrant la queue , & portant bas l'oreille.

Trompeurs , c'est pour vous que j'é-
cris ,

Attendez-vous à la pareille.





X I X.

L'Enfant & le Maistre d'Ecole.


Ans ce recit ie pretens faire voir
D'un certain sot la remontrance
vaine.

Vn jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva

Dont le branchage , apres Dieu , le sauua.

S'estant pris , dis-je , aux branches de ce
faule ;

Par cet endroit passe vn Maistre d'école.

L'Enfant luy crie , au secours , ie peris.

Le Magister se tournant à ses cris ,

D'vnton fort graue à contre-temps s'auiſe

De le tancer. Ah le petit babouin !

Voyez , dit-il , où l'a mis sa sotise !

Erpuis prenez de tels fripons le soin.

Que les parens sont mal-heureux qu'il faille

Touſiours veiller à ſemblable canaille !

Qu'ils ont de maux ! & que ie plains leur
fort !

Ayant tout dit il mit l'enfant à bord.

Ie blâme icy plus de gens qu'on ne penſe.

Tout babillard , tout cenſeur , tout pedant.

Se peut connoiſtre au diſcours que j'auan-
ce :

Chacun des trois fait vn peuple fort grand ;

Le Createur en a beny l'engeance.

En toute affaire ils ne font que songer

Aux moyens d'exercer leur langue.

Hé mon amy , tire-moy de danger ;

Tu feras apres ta harangue.





X X.

Le Coq & la Perle.

N iour vn Coq détourna
Vne Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidair.

Le la crois fine , dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bi en mieux mon affaire.

Vn ignorant herita

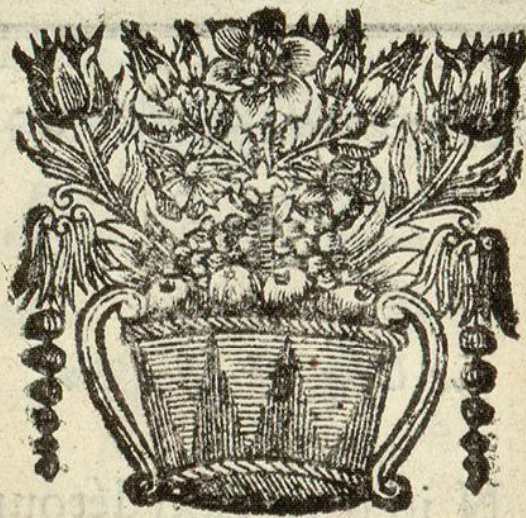
D'un manuscrit qu'il porta

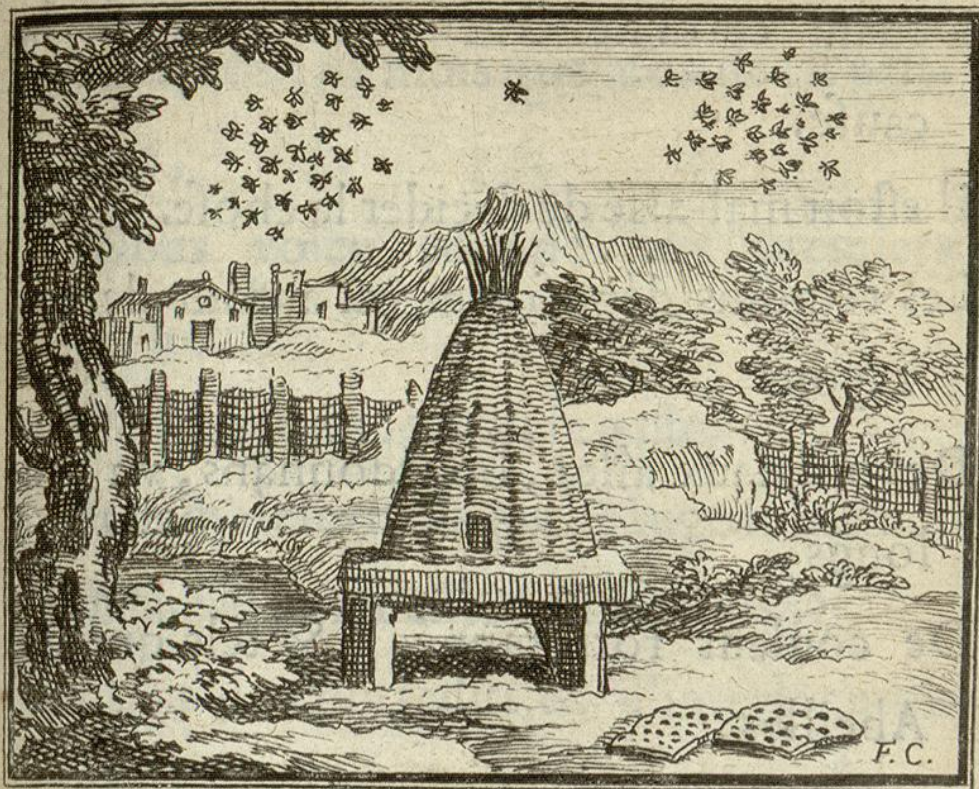
Chez son voisin le Libraire.

Je crois, dit-il, qu'il est bon;

Mais le moindre ducaton

Seroit bien mieux mon affaire.





✠ 36 36 36 36 36 : 36 36 36 36 36

XXI.

Les Frelons, & les Mouches à miel.



L'œuvre on connoist l'Artisan.

Quelques rayons de miel sans maistre se trouuerent.

Des Frelons les reclaimerent.

Des Abeilles s'opposant,

64 FABLES CHOISIES.

Deuant certaine Guespe on traduist la
cause.

Il estoit mal-aisé de decider la chose.

Les témoins dépoisoient qu'autour de ces
rayons

Des animaux aîlez, bourdonnans, vn peu
longs,

De couleur fort tannée ; & tels que les
Abeilles,

Auoient long-temps paru. Mais quoy, dans
les Frelons

Ces enseignes estoient pareilles.

La Guespe ne sçachant que dire à ces rai-
sons

Fit enqueste nouuelle ; & pour plus de lu-
miere

Entendit vne fourmillere.

Le poinct n'en pût estre éclaircy.

De grace, à quoy bon tout cecy ?

Dit vne Abeille fort prudente.

Depuis tantost six mois que la cause est pendante,

Nous voicy comme aux premiers iours.

Pendant cela le miel se gaste.

Il est temps desormais que le Iuge se haste :

N'a-t-il point assez leché l'Ours ?

Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,

Et de fatras, & de grimoires,

Trauaillons, les Frelons & nous :

On verra qui sçait faire avec vn suc si doux.

Des cellules si bien basties.

Le refus des Frelons fit voir

Que cét art passoit leur sçauoir :

Et la Guespe adjugea le miel à leurs parties.

Pleust à Dieu qu'on reglast ainsi tous les procez !

Que des Turcs en cela l'on suiuiſt la methode !

66 FABLES CHOISIES.

Le simple sens commun nous tiendrait lieu
de Code.

Il ne faudroit point tant de frais.

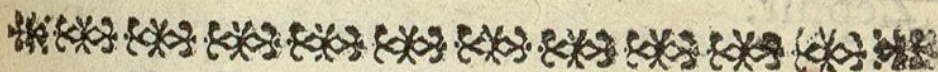
Au lieu qu'on nous mange, on nous
gruge,

On nous mine par des longueurs :

On fait tant à la fin que l'huiſtre eſt pour le
Juge,

Les écailles pour les plaideurs.





X X I I.

Le Chesne & le Rozeau.



E Chesne vn iour dit au Ro-
zeau,

Vous auez bien sujet d'accu-
ser la nature.

Vn Roitelet pour vous est vn pesant far-
deau.

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la teste:

Cependant que mon front au Caucaſe pa-
reil

Non content d'arreſter les rayons du So-
leil

Braue l'effort de la tempeſte.

Tout vous eſt Aquilon ; tout me ſemble
Zephir.

Encor ſi vous naiſſiez à l'abry du feüillage

Dont ie couvre le voiſinage ;

Vous n'aurez pas tant à ſouffrir ;

Ie vous deffendrois de l'orage :

Mais vous naiſſez le plus ſouvent

Sur les humides bords des Royaumes du
vent.

La nature enuers vous me ſemble bien in-
juſte.

Vostre compassion , luy répondit l'Ar-
buste ,

Part d'un bon naturel ; mais quittez ce
soucy.

Les vents me sont moins qu'à vous re-
doutables.

Je plie , & ne romps pas. Vous avez jus-
qu'icy

Contre leurs coups épouvantables

Resisté sans courber le dos :

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces
mots ;

Du bout de l'Orizon accourt avec fu-
ric

Le plus terrible des enfans

Que le Nort eust porté jusques-là dans ses
flancs.

L'Arbre tient bon ; le Roseau plie :

Le vent redouble ses efforts :

Et fait si bien qu'il déracine

70 FABLES CHOISIES.

Celuy de qui la teste au Ciel estoit voisine,
fine,

Et dont les pieds touchoient à l'empire des
morts.





LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I.

Contre ceux qui ont le goût difficile.



Vand i'aurois en naissant receu de
Calliope

Les dons qu'à ses amans cette Muse à pro-
mis,

Je les consacrerois aux Mensonges d'Esopo :

Le Mensonge & les Vers de tout temps
sont amis.

Mais ie ne me crois pas si chery du Parnasse

Que de sçauoir orner toutes ces fictions:

On peut donner du Lustre à leurs inuention-
tions:

On le peut, ie l'essaye, vn plus sçauant le
fasse.

Cependant iusqu'icy d'vn langage nouveau

J'ay fait parler le Loup & répondre l'Agneau.

J'ay passé plus auant; les Arbres & les
Plantes

Sont deuenus chez moy creatures par-
lantes.

Qui ne prendroit cecy pour vn enchante-
ment ?

Et

Vrayment, me diront nos critiques,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant.
 Censeurs, en voulez-vous qui soient plus
 authentiques,
 Et d'un stile plus haut ? En voicy. Les
 Troyens,
 Apres dix ans de guerre autour de leurs mu-
 railles,
 Auoient lassé les Grecs qui par mille
 moyens,
 Par mille assauts, par cent batail-
 les,
 N'auoient pû mettre à bout cette fiere
 cité:
 Quand vn cheual de bois par Minerve
 inuenté
 D'un rare & nouuel artifice,
 Dans ses énormes flancs receut le Sage
 Vlysse,

74 FABLES CHOISIES.

Le vaillant Diomedé , Ajax l'impe-
tueux ,

Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans
Troye ,

Liurant à leur fureur les Dieux mêmes
en proye :

Stratagème inouï , qui des fabriqueurs
Paya la constance & la peine.

C'est assez , me dira quelqu'un de nos
Auteurs ,

La période est longue , il faut reprendre
haleine.

Et puis vostre cheual de bois ,

Vos Heros avec leurs Phalanges ,

Ce sont des contes plus estranges

Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur
sa voix.

De plus il vous sied mal d'écrire en ce haut
stile.

Et bien , baïssons d'un ton. La jalouse
Amarille

Songeoit à son Alcippe , & croyoit de ses
soins

N'avoir que ses Moutons & son Chien
pour témoins.

Tircis qui l'aperceut se glisse entre des
faules.

Il entend la Bergere adressant ces paroles

Au doux Zephire , & le priant

De les porter à son Amant.

Je vous arreste à cette rime,

Dira mon Censeur à l'instant.

Je ne la tiens pas legitime ,

Ny d'une assez grande vertu.

Remettez pour le mieux ces deux vers à
la fonte.

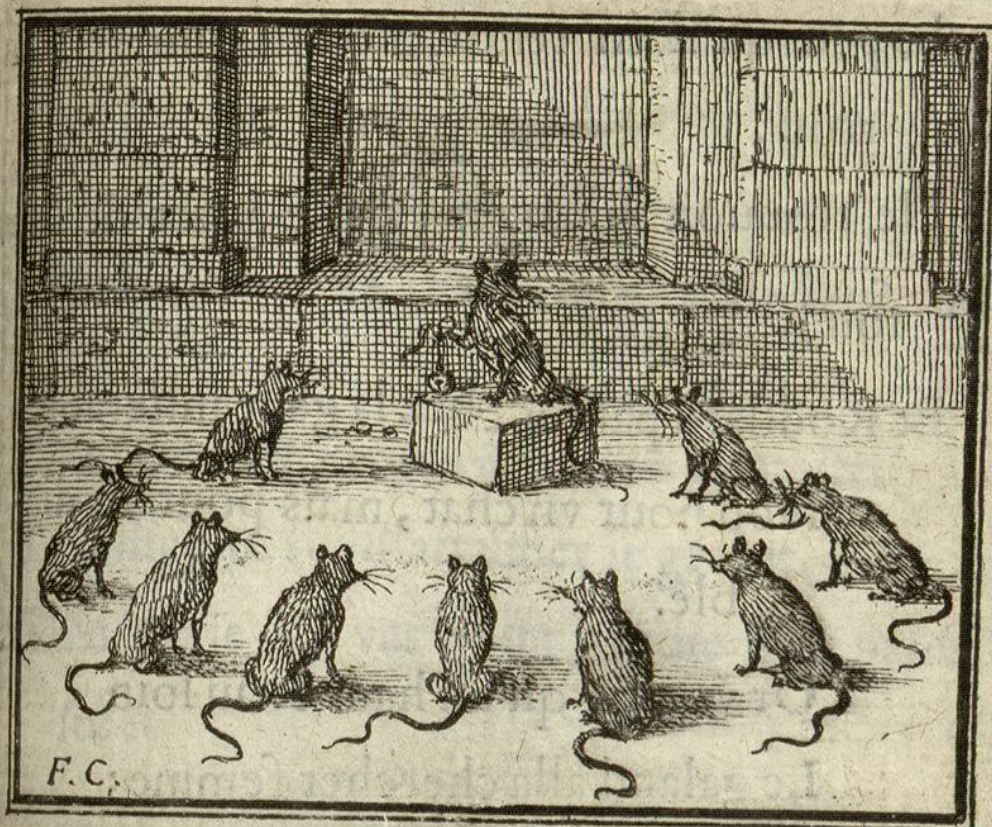
Maudit Censeur te tairas-tu ?

Ne sçaurois-je acheuer mon con-
te ?

76 FABLES CHOISIES.

C'est vn dessein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire,
Les delicats sont mal-heureux;
Rien ne scauroit les satisfaire.





I I.

Conseil tenu par les Rats.

N Chat nommé Rodilar
 dus

Faisoit de Rats telle déconfiture

Que l'on n'en voyoit presque plus,
 Tant il en auoit mis dedans la sepulture.

D iij.

78 FABLES CHOISIES.

Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son
trou,

Ne trouuoit à manger que le quart de son
sou;

Et Rodilard passoit chez la gent misérable

Non pour vn chat, mais pour vn dia-
ble.

Or vn iour qu'au haut & au loin

Le galand alla chercher femme;

Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa Dame,

Le demeurant des Rats tint chapitre en vn
coin

Sur la necessité presente.

Dés l'abord leur Doyen, personne fort pru-
dente,

Opina qu'il falloit, & plustost que plus
tard,

Attacher vn grelot au cou de Rodilard;

Qu'ainsi quand il iroit en guerre

De sa marche auertis ils s'enfuïroient sous
terre.

Qu'il n'y sçauoit que ce moyen.

Chacun fut de l'auis de Monsieur le
Doyen.

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit ie n'y vas point, ie ne suis pas si
fort :

L'autre ie ne sçauois. Si bien que sans rien
faire

On se quitta. I'ay maints Chapitres
vûs

Qui pour neant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres
de Moines,

Voire Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que deliberer,

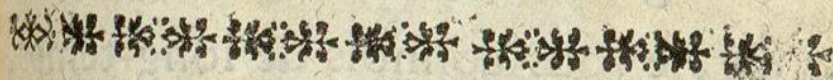
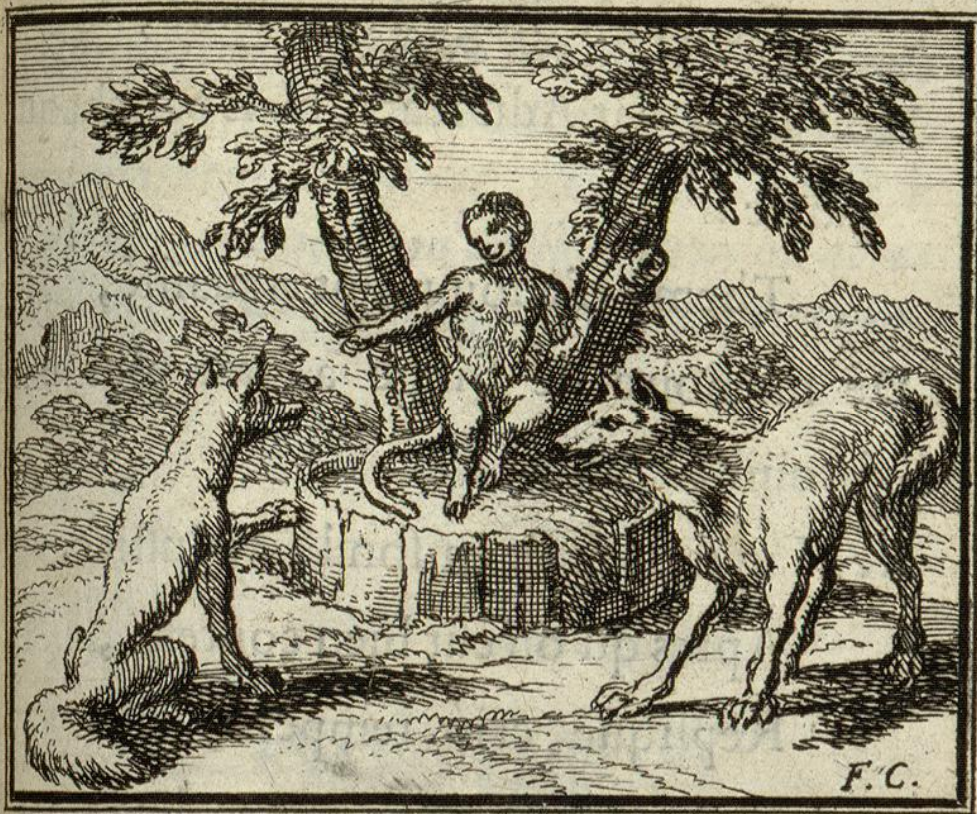
La Cour en Conseillers foisonne ;

D. iiij.

80 FABLES CHOISIES.

Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.





I I I.

*Le Loup plaidant contre le Renard pardenant
le Singe.*



N Loup disoit que l'on l'a-
uoit volé.

Vn Renard son voisin, d'af-
sez mauuaise vie,

Pour ce pretendu vol par luy fut appelé.

D v

Deuant le Singe il fut plaidé,
Non point par Aduocats, mais par chaque
partic.

Themis n'auoit point trauaillé,
De memoire de Singe a fait plus em-
broüillé.

Le Magistrat suoit en son lit de Iustice.

Après qu'on eût bien contesté,

Repliqué, crié, tempêté,

Le Iuge instruit de leur malice,

Leur dit, je vous connois de long-temps,
mes amis;

Et tous deux vous payrez l'amande:

Car toy Loup tu te plains quoy qu'on ne
t'ait rien pris,

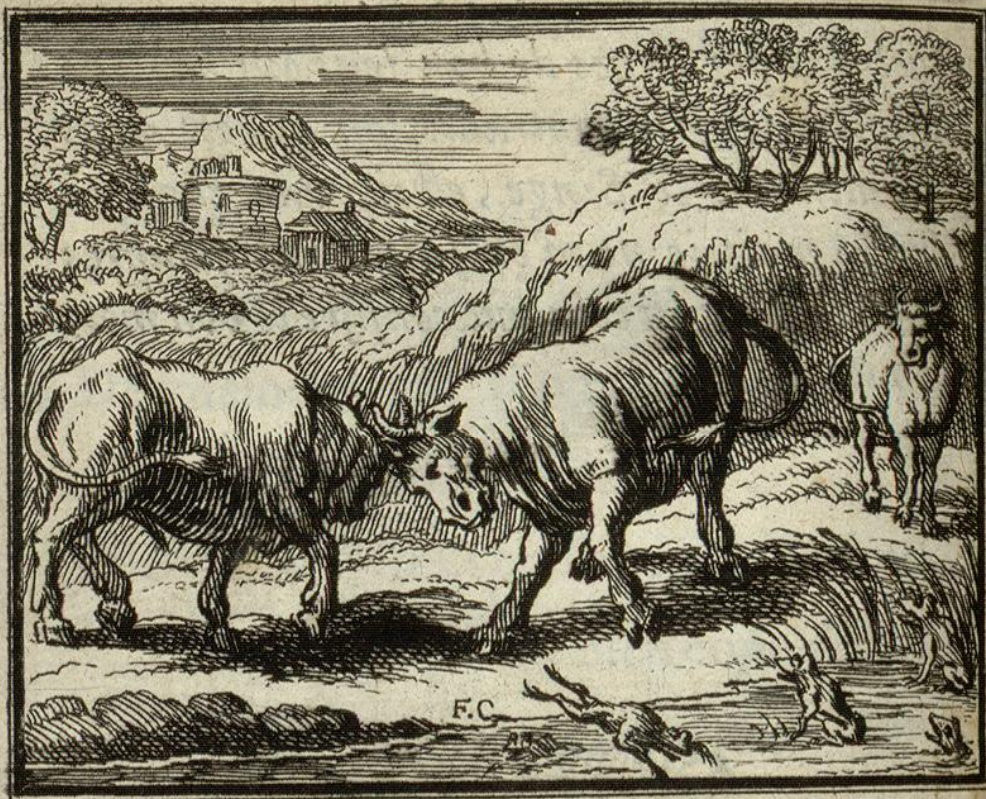
Et toy Renard as pris ce que l'on te de-
mande.

Le Iuge pretendoit qu'à tors & à trauers

On ne sçauroit manquer condamnant vn
peruers.

Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, estoit une chose à censurer; mais ie ne m'en suis seruy qu'après Phedre, & c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.





¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶

I. V.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

DEux Taureaux combattoient à
qui posséderoit

Vne Genisse avec l'empire.

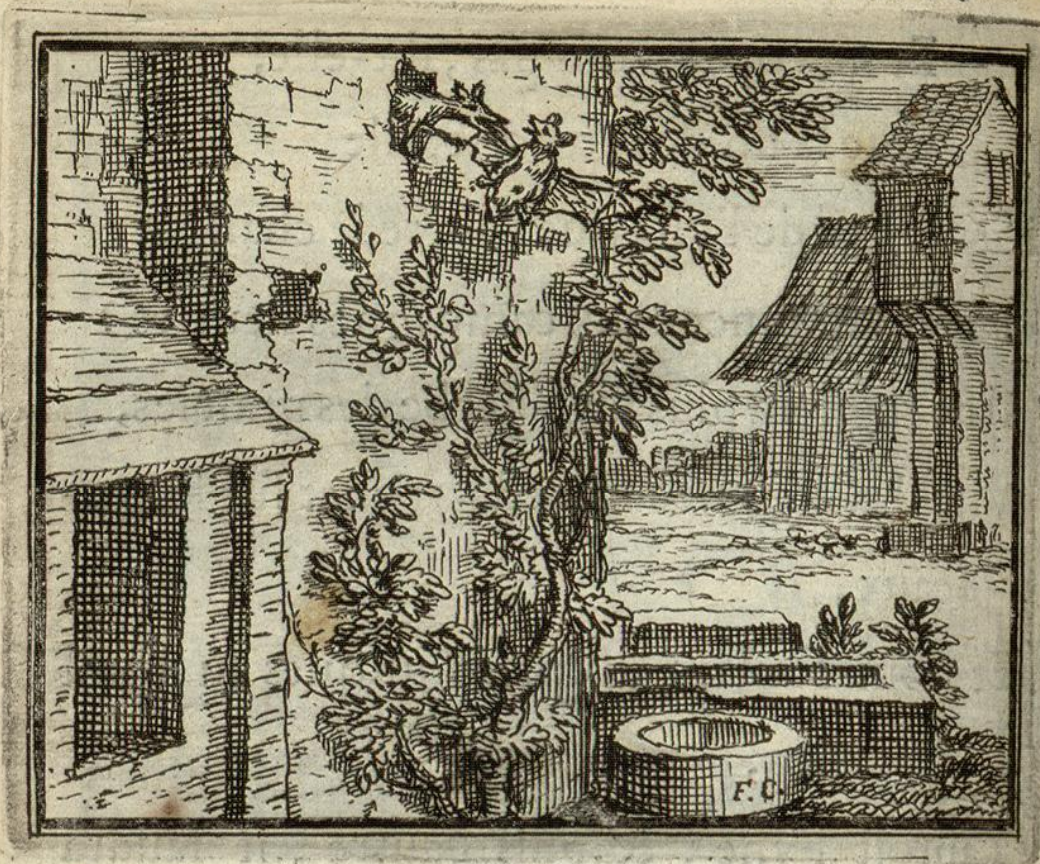
Vne Grenouille en soupiroit.

Qu'avez-vous ? se mit à luy dire

Quelqu'un du peuple croassant.

Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais regner sur les ro-
seaux,
Et nous foulant aux pieds jusques au fond
des eaux,
Tantost l'une, & puis l'autre, il faudra
qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Genisse.
Cette crainte estoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.
Helas on void que de tout temps
Les petits ont pâty des sottises des grands.





¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.



Ne Chauvesouris donna teste
baissée

Dans vn nid de Belette; & si-
toſt qu'elle y fut,
L'autre enuers les Souris de long-temps
courroucée.

Pour la deuorer accourut.

Quoy vous osez, dit-elle, à mes yeux vous
produire,

Après que vostre race a tasché de me nuire !

N'estes-vous pas Souris ? parlez sans fi-
ction.

Ouy vous l'estes, ou bien ie ne suis pas Be-
lette.

Pardonnez-moy, dit la pauurette,

Ce n'est pas ma profession.

Moy Souris ! des méchans vous ont dit ces
nouuelles.

Grace à l'Auteur de l'Vniuers

Ie suis Oyseau ; voyez mes aïstes :

Viue la gent qui fend les airs.

Sa raison plût, & sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on luy donne

Liberté de se retirer.

Deux iours apres nostre étourdie

Aueuglément se va fourrer

88 FABLES CHOISIES.

Chez vne autre Belette aux Oyseaux enne-
mie.

La voila derechef en danger de sa vie.

La Dame du logis avec son long mu-
seau

S'en alloit la croquer en qualité d'oy-
seau,

Quand elle protesta qu'on luy faisoit ou-
trage.

Moy pour telle passer ! vous n'y regardez
pas.

Qui fait l'Oyseau ? c'est le pluma-
ge.

Je suis Souris ; vivent les Rats.

Jupiter confonde les Chats.

Par cette adroite repartie

Elle sauua deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouuez qui d'échat-
pe changeans

Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait
la figue.

Le Sage dit, selon les gens,
Viue le Roy, viue la Ligue.





V I.

L'Oyseau blessé d'une flèche.



Ortellement atteint d'une flèche
empennée,

Vn Oyseau déploreroit sa triste des-
tinée.

Et disoit en souffrant vn surcroist de dou-
leur,

Faut-il contribuer à son propre mal-heur ?

Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoy faire voler ces machines mortel-
les.

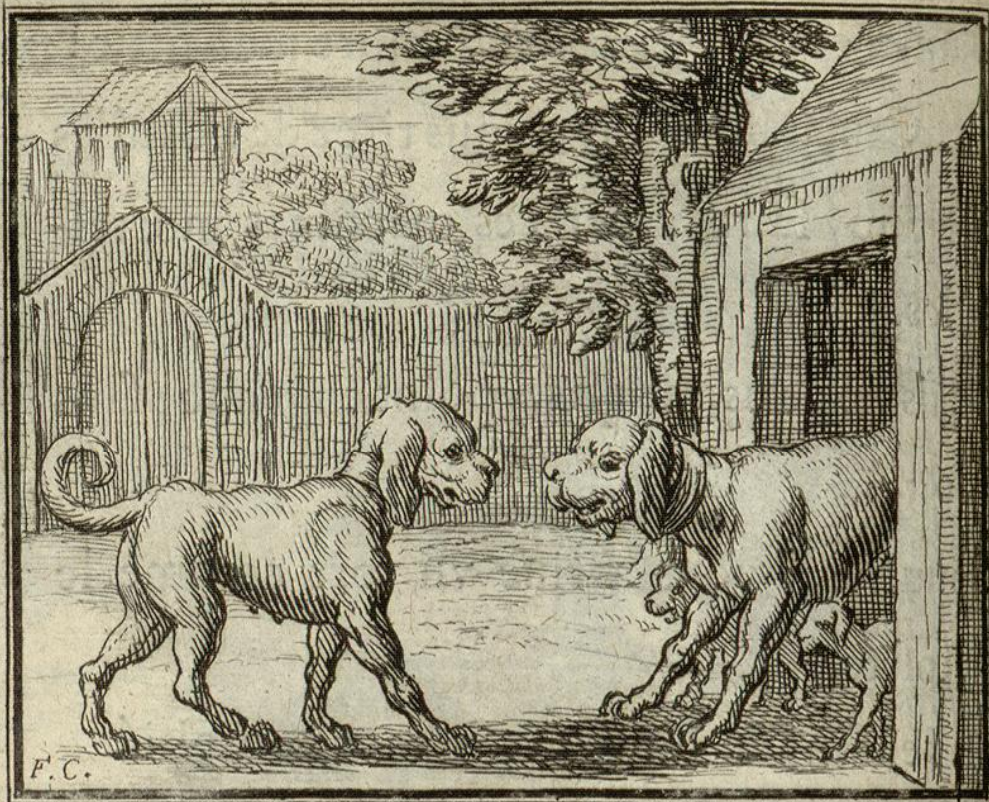
Mais ne vous moquez point engeance sans
pitié.

Souuent il vous arriue vn fort comme le
nostre.

Des enfans de Iapet tousiours vne moitié :

Fournira des armes à l'autre.





V I I.

La Lice & sa Compagne.

Ne Lice estant sur son ter-
me,

Et ne sçachant où mettre vn fardeau si pres-
sant,

Fait si bien qu'à la fin sa Compagne con-
sent.

De luy prêter sa hute, où la Lice s'enferme.

Au bout de quelque-temps sa Compagne reuient.

La Lice luy demande encore vne quinzaine.

Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.

Pour faire court elle l'obtient.

Ce second terme eschû, l'autre luy redemande

Sa maison, sa chambre, son lit.

La Lice cette fois monstre les dents, & dit,

Je suis presté à fort ir avec toute ma bande,

Si vous pouuez nous mettre hors.

Ses enfans estoient desia forts.

Ce qu'on donne aux méchans, tousiours on le regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur preste,
 Il faut que l'on en vienne aux coups;
 Il faut plaider, il faut combattre.
 Laissez-leur prendre vn pied chez
 vous,
 Ils en auront bien-tost pris quatre.





X I.

L'Aigle & l'Escarbot.

Aigle donnoit la chasse à Maistre
 Jean Lapin,
 Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus
 vifte.

Le trou de l'Escarbot se rencontre en che-
 min.

Je laisse à penser si ce giste

Estoit seur ; mais où mieux ? Iean Lapin s'y
blotit.

L'Aigle fondant sur luy nonobstant cét
azile,

L'Escarbot intercede & dit.

Princesse des Oyseaux, il vous est fort fa-
cile

D'enleuer mal-gré moy ce pauvre mal-
heureux :

Mais ne me faites pas cét affront, ie vous
prie,

Et puisque Iean Lapin vous demande la
vie,

Donnez-la-luy de grace, ou l'ostez à tous
deux :

C'est mon voisin, c'est mon compere.

L'Oyseau de Iupiter, sans répondre vn seul
mot,

Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit,

L'étourdit, l'oblige à se taire;
Enleue Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oyseau, fracasse en son absence

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce
esperance :

Pas vn seul ne fut épargné.

L'Aigle estant de retour & voyant ce ménage,

Remplit le Ciel de cris, & pour comble de
rage

Ne sçait sur qui vanger le tort qu'elle a
souffert.

Elle gemit en vain, sa plainte au vent se
perd.

Il falut pour cét an viure en mere affligée.

L'an suiuant elle mit son nid en lieu plus
haut.

L'Escarbot prend son temps, fait faire aux
œufs le saut :

E

La mort de Iean Lapin derechef est vengée.

Ce second deüil fut tel que l'écho de ces bois

N'en dormit de plus de six mois.

L'Oyseau qui porte Ganimede

Du Monarque des Dieux enfin implore l'ayde;

Dépõe en son giron ses œufs , & croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts

Iupiter se verra contraint de les défendre:

Hardy qui les iroit là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemy changea de note,

Sur la robe du Dieu fit tomber vne crote:

Le Dieu la secoüant jetta les œufs à bas.

Quand l'Aigle sceut l'inaduertance,

Elle menaça Iupiter
 D'abandonner sa Cour , d'aller viure au
 desert :

De quitter toute dépendance,
 Avec mainte autre extrauagance.

Le pauvre Iupiter se tut.
 Deuant son Tribunal l'Escarbot compa-
 rut ,

Fit sa plainte , & conta l'affaire.
 On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle auoit
 tort.

Mais les deux ennemis ne voulant point
 d'accord ,

Le Monarque des Dieux s'auisa , pour bien
 faire ,

De transporter le temps où l'Aigle fait l'a-
 mour ,

En vne autre saison , quand la race Escar-
 bote

100 FABLES CHOISIES.

Est en quartier d'Hyuer, & comme la Mar-
mote

Se cache & ne void point le iour.





I X.

Le Lion & le Mouscheron.

A-t'en chetif insecte , excrement
de la terre.

C'est en ces mots que le Lion

Parloit vn iour au Mouscheron.

L'autre luy déclara la guerre.

Penses-tu, luy dit-il , que ton titre de Roy

E iij

Me fasse peur , ny me soucie ?

Vn bœuf est plus puissant que toy ;

Je le meine à ma fantaisie.

A peine il acheuoit ces mots ,

Que luy-mesme il sonna la charge ,

Fut le Trompette & le Heros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupede écume , & son œil étin-
celle ;

Il rugit ; on se cache , on tremble à l'enui-
ron :

Et cette alarme vniuerselle

Est l'ouurage d'un Mouscheron.

Vn auorton de Moûche en cent lieux le
harcelle ,

Tantost pique l'échine , & tantost le mu-
seau ,

Tantost entre au fonds du nazeau.

La rage alors se trouua à son faiste montée.

L'inuisible ennemy triomphe & rit de voir

Qu'il n'est griffe ny dent en la beste irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son de-
voir.

Le mal-heureux Lion se déchire luy-mes-
me,

Fait resonner sa queue à l'entour de ses
flancs,

Bat l'air qui n'en peut mais, & sa fureur ex-
trême

Le fatigue, l'abbat; le voila sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire:

Comme il sonna la charge il sonne la vi-
ctoire;

Va par tout l'annoncer; & rencontre en
chemin

L'embuscade d'une araignée.

Il y rencontre aussi sa fin.

E iij

Quelle chose par là nous peut estre enseignée ?

I'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;

L'autre qu'aux grands perils tel a pû se soustraire

Qui perit pour la moindre affaire.





¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ : ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶ ¶¶

X.

*L'Asne chargé d'éponges, & l'Asne chargé
de sel.*



N Afnier, son Sceptre à
la main,
Menoit en Empereur
Romain.

Deux Coursiers à longues oreilles.

E v.

L'un d'éponges chargé marchoit comme
vn courier ;

Et l'autre se faisant prier

Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge estoit de sel. Nos gaillards pele-
rins

Par monts, par vaux, & par chemins
Au gué d'une riviére à la fin arriuerent,
Et fort empeschez se trouuerent.

L'Asnier qui tous les iours trauersoit ce
gué là

Sur l'Asne à l'éponge monta,

Chassant deuant luy l'autre beste,

Qui voulant en faire à sa teste

Dans vn trou se precipita,

Reuint sur l'eau, puis échapa :

Car au bout de quelques nâgées

Tout son sel se fondit si bien

Que le Baudet ne sentit rien

Sur ses épaules soulagées.

Camarade Epongier prit exemple sur
luy,

Comme vn mouton qui va dessus la foy
d'autruy.

Voila mon Asne à l'eau, jusqu'au col il se
plonge

Luy, le conducteur, & l'Eponge.

Tous trois beurent d'autant; l'Asnier & le
Grison.

Firent à l'Eponge raison.

Celle-cy deuint si pesante,

Et de tant d'eau s'emplit d'abord,

Que l'Asne succombant ne pût gagner le
bord.

L'Asnier l'embrassoit dans l'attente

D'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fût, il
n'importe;

C'est assez qu'on ait veu par là-qu'il ne

faut point

Agir chacun de mesme sorte.

P'en voulois venir à ce point.



110 FABLES CHOISIES.

De cette verité deux Fables feront foy ;

Tant la chose en preuues abonde.

Entre les pattes d'un Lion ,

Vn Rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le Roy des animaux en cette occasion

Monstra ce qu'il estoit , & luy donna la
vie.

Ce bien-fait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il iamais creü

Qu'un Lion d'un Rat eust affaire ?

Cependant il auint qu'au sortir des fo-
rests

Ce Lion fut pris dans des rets

Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.

Sire Rat accourut ; & fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ou-
rage.

Patience & longueur de temps

Font plus que force ny que rage.





'Autre exemple est tiré d'animaux
plus petits.

Le long d'un clair ruisseau beuvoit vne Co-
lombe :

Quand sur l'eau se panchant vne Fourmis y
tombe.

Et dans cét Ocean l'on eust veü la Fourmis.
S'efforcer , mais en vain , de regagner la
riue.

La Colombe aussi-tost vfa de charité.

Vn brin d'herbe dans l'eau par elle estant
jetté ,

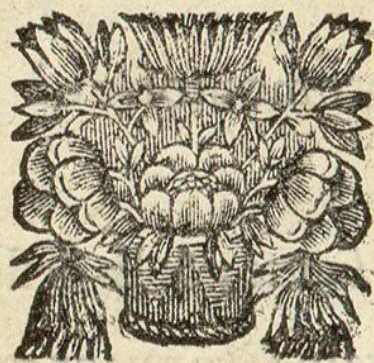
Ce fut vn promontoire où la Fourmis ar-
riue.

Elle se fauue ; & là-dessus

Passé vn certain Croquant qui marchoit les
pieds nus.

Ce Croquant par hazard auoit vne arba-
leste.

Dès qu'il void l'oiseau de Venus
 Il le croit en son pot, & defia luy fait feste.
 Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'ap-
 preste,
 La Fourmis le pique au talon.
 Le Vilain retourne la teste.
 La Colombe l'entend, part, & tire de long.
 Le soupé du Croquant avec elle s'enuole:
 Point de Pigeon pour vne obole.





XIII.

*L'Astrologue qui se laisse tomber dans
vn puits.*



N Astrologue vn iour se
laisa cheoir

Au fonds d'un puis. On luy

dit, pauvre beste,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux
voir,

114 FABLES CHOISIES.

Penses-tu lire au dessus de ta teste ?

Cette auanture en soy, sans aller plus auant,
Peut seruir de leçon à la pluspart des hommes.

Parmy ce que de gens sur la terre nous
sommes,

Il en est peu qui fort souuent
Ne se plaisent d'entendre dire,

Qu'au Liure du Destin les mortels peuuent
lire.

Mais ce Liure qu'Homere & les siens ont
chanté,

Qu'est-ce que le hazard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Prouidence ?

Or du hazard il n'est point de science.

S'il en estoit, on auroit tort

De l'appeller hazard, ny fortune, ny fort,
Toutes choses tres-incertaines.

Quant aux volontez souueraines.

De celuy qui fait tout , & rien qu'auec des-
sein ,

Qui les sçait que luy seul ? comment lire en
son sein ?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses
voiles ?

A quelle vtilité ? pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont
écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inéuita-
bles ?

Nous rendre dans les biens de plaisir inca-
pables ?

Et causant du dégoût pour ces biens pre-
uenus.

Les conuertir en maux deuant qu'ils soient
venus ?

C'est erreur , ou plustost c'est crime de le
croire.

116 FABLES CHOISIES.

Le Firmament se meut ; les Astres font leur
cours ;

Le Soleil nous luit tous les iours ;
Tous les iours sa clarté succede à l'ombre
noire ;

Sans que nous en puissions autre chose in-
ferer

Que la nécessité de luire & d'éclairer ,
D'amener les saisons , de meurir les semen-
ces ,

De verser sur les corps certaines influences.
Du reste , en quoy répond au sort tousiours
diuers

Ce train tousiours égal dont marche l'V-
niuers ?

Charlatans , faiseurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les soufleurs tout d'un
temps.

Vous ne meritez pas plus de foy que ces gēs.

Je m'emporte vn peu trop ; reuenons à l'histoire

De ce Speculateur qui fut contraint de boire.

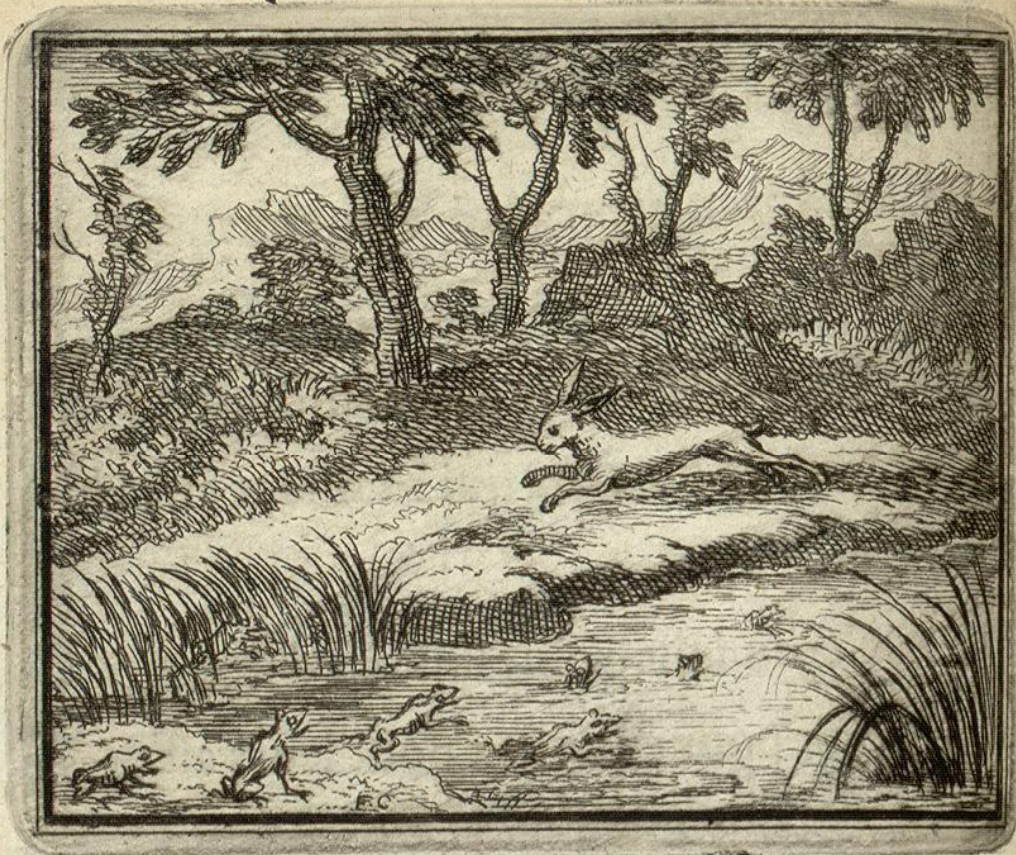
Outre la vanité de son art menfonger

C'est l'image de ceux qui baillent aux chimeres,

Cependant qu'ils font en danger,

Soit pour eux , soit pour leurs affaires.





XIV.

Le Lievre & les Grenouilles.



N Lievre en son giste songeoit,

(Car que faire en vn giste à moins que l'on ne songe ?)

Dans vn profond ennuy cc Lievre se plongeoit :

Cét animal est triste, & la crainte le rong-
ge.

Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien mal-heureux.

Ils ne sçauroient manger morceau qui leur
profite.

Iamais vn plaisir pur : tousiours assauts di-
uers.

Voila comme ie vis : cette crainte mau-
dite

M'empesche de dormir sinon les yeux ou-
uerts.

Corrigez-vous , dira quelque sage cer-
uelle.

Et la peur se corrige-t'elle ?

Ie crois mesme qu'en bonne foy

Les hommes ont peur comme moy.

Ainsi raisonnoit nostre Lievre,

Et cependant faisoit le guet.

Il estoit douteux, inquiet ;

Vn soufle, vne ombre, vn rien, tout luy
donnoit la fièvre.

Le melancolique animal

En resuant à cette matiere

Entend vn leger bruit : ce luy fut vn si-
gnal

Pour s'enfuir deuers sa taniere.

Il s'en alla passer sur le bord d'un estang.

Grenouilles aussi-tost de sauter dans les on-
des.

Grenouilles de rentrer en leurs grottes pro-
fondes.

Oh, dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! ma presence

Effraye aussi les gens ! ie mets l'alarme au
camp !

Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment, des animaux qui tremblent de-
uant moy !

Ie suis donc vn foudre de guerre.

Il n'est , ie le vois bien , si poltron sur la
terre

Qui ne puisse trouver vn plus poltron que
soy.





§ § § § § § § § § § § §

X V.

Le Coq & le Renard.



Sur la branche d'un arbre estoit en
sentinelle

Vn vieux Coq adroit & matois.

Frere, dit vn Renard adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle,

Paix generale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends que ie
t'embrasse.

Ne me retarde point de grace :
Ie dois faire aujourd'huy vingt postes sans
manquer.

Les tiens & toy pouuez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y seruiron en freres.
Faites-en les feux dès ce soir.

Et cependant vien receuoir
Le baiser d'amour fraternelle.

Amy ; reprit le Coq , ie ne pouuois iamais
Apprendre vne plus douce & meilleure
nouuelle

Que celle

De cette paix.

Et ce m'est yne double joye
De la tenir de toy. Je vois deux Levriers
Qui ie m'asseure sont couriers
Que pour ce sujet on enuoye.

F ij

124 FABLES CHOISIES.

Ils vont viste, & seront dans vn moment à
nous.

Je descends ; nous pourrons-nous entrebaiser tous.

Adieu, dit le Renard : ma traite est longue
à faire.

Nous nous réjouyrans du succez de l'affaire

Vne autrefois. Le galand aussi-tost

Tire ses gregues, gagne au haut,

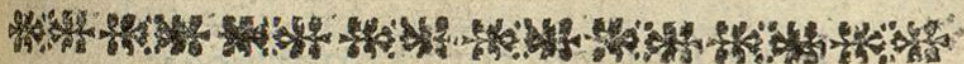
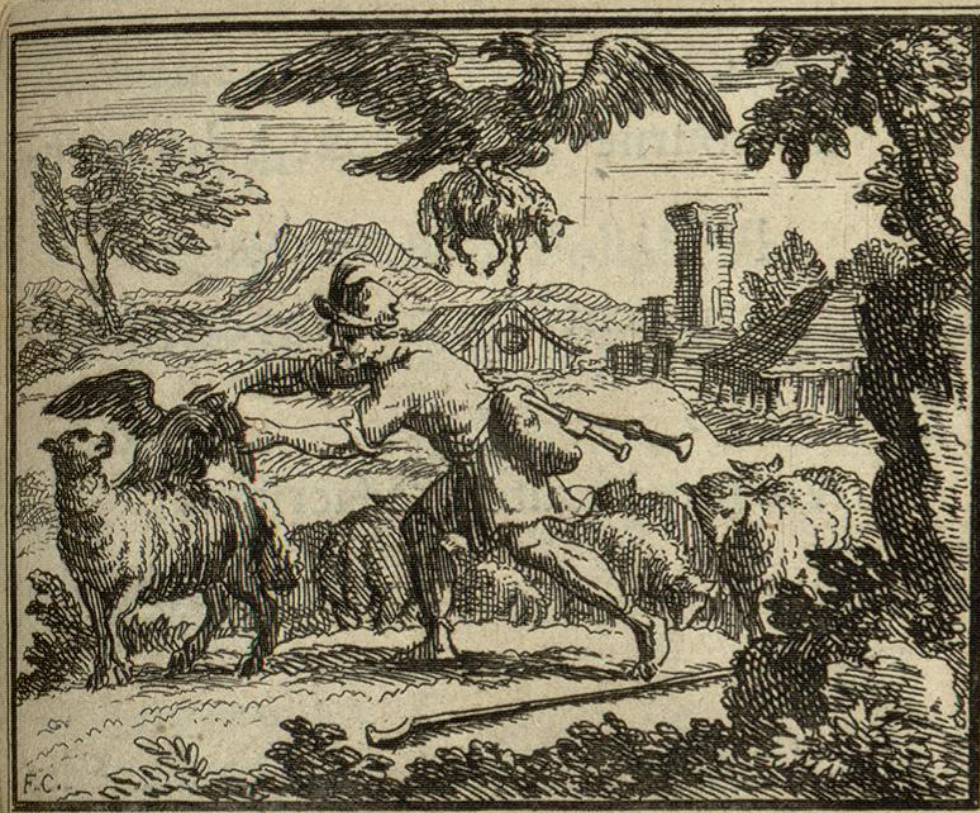
Mal-content de son stratagême ;

Et nostre vieux Coq en soy-mesme

Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.





X V I.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.



Oyseau de Iupiter enlevant vn
Mouton,
Vn Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins
glouton,

F iij

126 FABLES CHOISIES.

En voulut sur l'heure autant faire.

Il tourne à l'entour du troupeau ;

Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,

Vn vray Mouton de sacrifice.

On l'auoit reserué pour la bouche des Dieux.

Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux,

Je ne sçay qui fut ta nourrice ;

Mais ton corps me paroist en merueilleux estat.

Tu me seruiras de pasture.

Sur l'animal beslant à ces mots il s'abat.

La Moutonniere creature

Pesoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison

Estoit d'une épaisseur extrême ,
Et mêlée à peu près de la même fa-
çon

Que la barbe de Poliphème.

Elle empestra si bien les serres du Cor-
beau,

Que le pauvre animal ne pût faire re-
traitte ;

Le Berger vient, le prend, l'encage bien &c
beau,

Le donne à ses enfans pour servir d'amu-
fette.

Il faut se mesurer, la conséquence est
nette.

Mal prend aux Volereaux de faire les Vo-
leurs.

L'exemple est un dangereux leu-
re.

Tous les mangeurs de gens ne sont pas

128 FABLES CHOISIES.

grands Seigneurs ,
Où la Guespe a passé le Moûcheron de-
meure.





X V I I.

Le Pan se plaignant à Iunon.



E Pan se plaînoit à Iu-
non.

Deesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison

Que ie me plains, que ie murmure;

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplaist à toute la nature.

F v

130 FABLES CHOISIES.

Au lieu qu'un Rossignol, chetive creature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est luy seul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere.

Oyseau jaloux & qui deurois te taire,
Est-ce à toy d'enuier la voix du Rossignol?

Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col

Vn arc-en-ciel nué de cent sortes de foyes,

Quitte panades, qui déployes

Vne si riche queue, & qui semble à nos yeux

La boutique d'un Lapidaire.

Est-il quelque oiseau sous les Cieux

Plus que toy capable de plaire.

Tout animal n'a pas toutes proprietez,

Nous vous avons donné diverses qualitez,

Les vns ont la grandeur & la force en partage ;

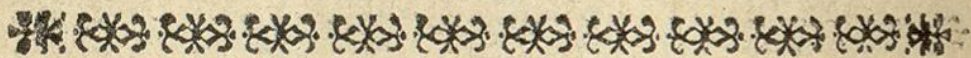
Le Faucon est leger, l'Aigle plein de courage,

Le Corbeau fert pour le presage,
La Corneille auertit des mal-heurs à venir :

Tous sont contans de leur ramage :
Cesse donc de te plaindre , ou bien pour te punir

Je t'osteray ton plumage.





X V I I I.

La Chate metamorphosée en Femme.



N homme cherissoit éperdu-
 ment sa Chate,
 Il la trouuoit mignonne, & bel-
 le, & delicate,
 Qui miauloit d'un ton fort doux:
 Il estoit plus fou que les foux.

Cét Homme donc par prieres , par lar-
mes ,

Par sortileges & par charmes ,

Fait tant qu'il obtient du destin

Que sa Chate en vn beau matin

Deuiant femme , & le matin mesme

Maistre sot en fait sa moitié.

Le voila fou d'amour extrême ,

De fou qu'il estoit d'amitié.

Iamais la Dame la plus belle

Ne charma tant son fauory ,

Que fait cette épouse nouuelle

Son hypocondre de mary.

Il l'amadouë, elle le flatte ,

Il n'y trouue plus rien de Chate :

Et poussant l'erreur jusqu'au bout

La . croit femme en tout & par
tout.

Lors que quelques Souris qui rongeoient
de la nate

134 FABLES CHOISIES.

Troublerent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussi-tost la femme est sur pieds :

Elle manqua son auanture.

Souris de reuenir , femme d'estre en posture.

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car ayant changé de figure

Les Souris ne la craignoient point.

Ce luy fut tousiours vne amorce

Tant le naturel a de force.

Il se mocque, de tout certain âge accompli.

Le Vase est imbibé , l'étoffe a pris son ply.

En vain de son train ordinaire

On le veut des-accoûtumer.

Quelque chose qu'on puisse faire

On ne sçauroit le reformer.

Coups de fourche ny d'étrivières,
Ne luy font changer de manières;
Et, fussiez-vous embaïstonnez,
Jamais vous n'en ferez les maîtres.
Qu'on luy ferme la porte au nez,
Il reuiendra par les fenestres.





X I X.

Le Lion & l'Asne chassans.



LE Roy des Animaux se mit vn
iour en teste

De giboyer. Il celebroit sa feste.

Le Gibier du Lion ce ne sont pas moineaux;
Mais beaux & bons Sangliers, Daims &
Cerfs bons & beaux.

Pour reüssir dans cette affaire,

Il se seruit du ministere

De l'Asne à la voix de Stentor.

L'Asne à Messer Lion fit office de Cor.

Le Lion le posta, le couurit de ramée,

Luy commanda de braire, assuré qu'à ce
son

Les moins intimidéz fuïroient de leur mai-
son.

Leur troupe n'estoit pas encore accoustu-
mée

A la tempeste de sa voix :

L'air en retentissoit d'un bruit épouuenta-
ble :

La frayeur faisissoit les hostes de ces bois.

Tous fuyoient, tous tomboient au piege
inéuitable

Où les attendoit le Lion.

N'ay-je pas bien seruy dans cette occasion?

138 FABLES CHOISIES.

Dit l'Asne, en se donnant tout l'honneur
de la chasse;

Ouy, reprit le Lion, c'est brauement crié.
Si ie ne connoissois ta personne & ta race.
L'en serois moy-mesme effrayé.

L'Asne s'il eust osé se fust mis en colere,
Encor' qu'on le raillast avec juste raison:
Car qui pourroit souffrir vn Asne fanfaron?
Cen'est pas là leur caractere.





¶ ¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

X X.

Testament expliqué par Esope.



I ce qu'on dir d'Esope est
vray,

C'estoit l'Oracle de la Grece.

Luy seul auoit plus de sagesse

Que tout l'Areopage. En voicy pour es-
say

140 FABLES CHOISIES.

Vne Histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Vn certain homme auoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur,
Vne buueuse, vne coquette,
La troisième auare parfaite.

Cét Homme par son testament
Selon les Loix municipales.

Leur laissa tout son bien par portions éga-
les,

En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente
part.

Le Pere mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus
tard.

On le lit; on tasche d'entendre
La volonté du Testateur;

Mais en vain ; car comment com-
prendre

Qu'aussi-tost que chacune sœur
Ne possedera plus sa part heriditaire

Il luy faudra payer sa Mere ?

Ce n'est pas vn fort bon moyen

Pour payer, que d'estre sans bien.

Que vouloit donc dire le Pere ?

L'affaire est consultée ; & tous les Aduocats

Après auoir tourné le cas

En cent & cent mille manieres

Y jettent leur bonnet, se confessent vain-
cus,

Et conseillent aux heritieres

De partager le bien sans songer au surplus.

Quant à la somme de la veuve

Voicy , leur dirent-ils , ce que le conseil
treuve,

Il faut que chaque sœur se charge par traité

Du tiers payable à volonté.

142 FABLES CHOISIES.

Si mieux n'aime la Mere en créer vne rente
Dés le decez du mort courante.

La chose ainsi reglée, on compose trois
lots.

En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressez sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuuettes, les brocs,
Les magazins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, & pour dire en
deux mots

L'attirail de la goinfrerie:
Dans vn autre celuy de la coquetterie;
La maison de la Ville, & les meubles ex-
quis,

Les Eunuques, & les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.

Dans le troisiéme lot, les fermes, le mé-
nage,

Les troupeaux & le pasturage,

Valets & bestes de labeur.

Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit
faire

Que peut-estre pas vne sœur,

N'auroit ce qui luy pourroit plaire.

Ainsi chacune prit son inclination ;

Le tout à l'estimation.

Ce fut dans la ville d'Athènes

Que cette rencontre arriua.

Petits & grands, tout approuua

Le partage & le choix. Esope seul trouua

Qu'apres bien du temps & des peines

Les gens auoient pris justement

Le contre-pied du testament.

Si le deffunt viuoit, disoit-il, que l'Attique

Auroit de reproches de luy !

Comment ! ce peuple qui se pique

D'estre le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,

A si mal entendu la volonté suprême

D'un testateur ! Ayant ainsi parlé
 Il fait le partage luy-mesme,
 Et donne à chaque sœur vn lot contre son
 gré.

Rien qui püst estre conuenable,
 Partant rien aux sœurs d'agreable.
 A la Coquette l'attirail
 Qui suit les personnes buueuses.
 La Biberonne eut le bestail.
 La Menagere eut les coëffeuses.
 Tel fut l'auis du Phrygien ;
 Alleguant qu'il n'estoit moyen
 Plus seur pour obliger ces filles
 A se défaire de leur bien.

Qu'elles se mariroient dans les bonnes fa-
 milles ,

Quand on leur verroit de l'argent ;
 Pairoient leur Mere tout contant ;
 Ne possederoient plus les effets de leur
 Pere ;

Ce que disoit le testament.

Le peuple s'estonna comme il se pouuoit
faire

Qu'un homme seul eust plus de sens

Qu'une multitude de gens.





LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

Le Menfnier, son Fils, & l'Asne.

A. M. D. M.



'Inuention des Arts estant ve
droit d'aïnesse,

Nous deuons l'Apologue à l'an-
cienne Grece.

Mais ce Champ ne se peut tellement mois-
sonner,

Que les derniers venus n'y trouuent à gla-
ner.

La feinte est vn pays plein de terres deser-
tes.

Tous les iours nos Auteurs y font des dé-
couuertes.

Ie t'en veux dire vn trait assez bien inuen-
té.

Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.

Ces deux riuaux d'Horace, heritiers de sa
Lyre,

Disciples d'Apollon, nos Maistres pour
mieux dire,

Se rencontrant vn iour, tout seuls & sans
témoins;

(Comme ils se confioient leurs penfers &
leurs soins)

Racan commence ainsi. Dites-moy, ie

vous prie,

Vous qui devez sçavoir les choses de la
vie,

Qui par tous ses degrez avez desja passé,
Et que rien ne doit fuir en cét âge avan-
cé;

A quoy me resoudray-je ? Il est temps que
j'y pense.

Vous connoissez mon bien, mon talent, ma
naissance.

Dois-je dans la Prouince establir mon se-
jour ?

Prendre employ dans l'Armée ? ou bien
charge à la Cour ?

Tout au monde est mêlé d'amertume & de
charmes.

La Guerre a ses douceurs , l'Hymen a ses
allarmes.

Si ie suiuióis mon goust ie sçaurois où bu-
ter ;

Mais j'ay les miens, la Cour, le peuple à
contenter.

Malherbe là-dessus. Contenter tout le
monde !

Ecoutez ce recit auant que ie réponde.

J'ay lû dans quelque endroit qu'un Meuf-
nier & son fils ,

L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des
plus petits ,

Mais garçon de quinze ans si j'ay bonne
memoire ,

Alloient vendre leur Asne vn certain iour
de foire.

Afin qu'il fut plus frais & de meilleur dé-
bit ,

On luy lia les pieds , on vous le suspen-
dit ;

Puis cét Homme & son Fils le portent com-
me vn lustre ;

150 FABLES CHOISIES.

Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre.

Le premier qui les vid de rire s'éclata.

Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?

Le plus Afne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Le Meusnier a ces mots connoist son ignorance.

Il met sur pieds sa beste, & la fait détalier.

L'Afne, qui goustoit fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en son patois. Le Meusnier n'en a cure.

Il fait monter son fils, il suit, & d'aventure

Passent trois bons Marchands. Cét objet leur déplut.

Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût.

Oh la oh, descendez, que l'on ne vous le
dise,

Jeune homme qui menez Laquais a barbe
grise.

C'estoit à vous de fuire, au vieillard de
monter.

Messieurs, dit le Meufnier, il vous faut
contenter.

L'enfant met pied à terre, & puis le vieil-
lard monte.

Quand trois filles passant, l'une dit, c'est
grand honte

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune
fils;

Tandis que ce nigaut comme vn Euesque
assis

Fait le veau sur son Asne, & pense estre
bien sage.

Il n'est, dit le Meufnier, plus de Veaux à
mon âge.

Passiez vostre chemin , la fille , & m'en
croyez.

Après maints quolibets coup sur coup ren-
uoyez ,

L'homme crût auoir tort , & mit son fils en
croupe.

Au bout de trente pas vne troisième trou-
pe

Trouue encore à gloser. L'un dit , ces gens
sont fous ;

Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous
leurs coups.

Hé quoy , charger ainsi cette pauvre Bou-
rique !

N'ont-ils point de pitié de leur vieux dome-
stique ?

Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa
peau.

Parbieu , dit le Meusnier , est bien fou du
cerveau

Qui pretend contenter tout le monde &
son Pere.

Essayons toutefois si par quelque manie-
re

Nous en viendrons à bout. Ils descendent
tous deux.

L'Asne se prélassant marche seul devant
eux.

Vn quidam les rencontre, & dit; est-ce la
mode

Que Baudet aille à l'aise & Meusnier s'in-
commode?

Qui de l'Asne ou du Maître est fait pour se
lasser?

Je conseille à ces gens de le faire enchas-
ser.

Ils vsent leurs souliers, & conseruent leur
Asne;

Nicolas au rebours; car quand il va voit
Jeanne

154 FABLES CHOISIES.

Il monte sur sa beste , & la chanson le
dit.

Beau trio de Baudets ! le Meusnier repar-
tit.

Je suis Asne , il est vray , j'en conuiens , ie
l'auouë ;

Mais que dorefnauant on me blasme , on
me louë ;

Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise
rien ;

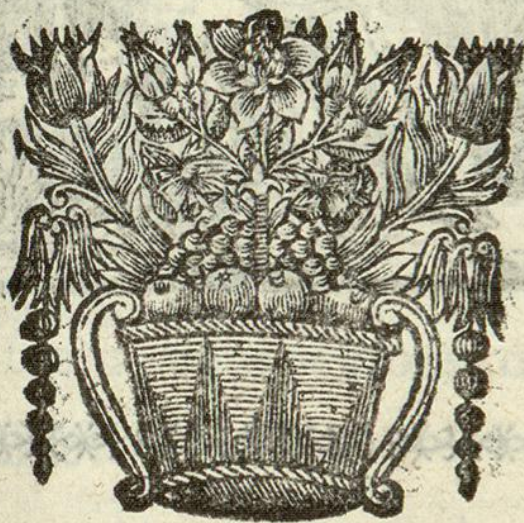
P'en veux faire à ma teste ; il le fit , & fit
bien.

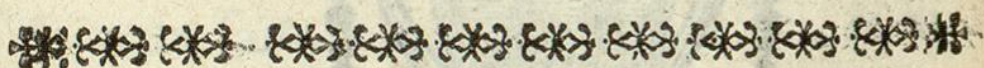
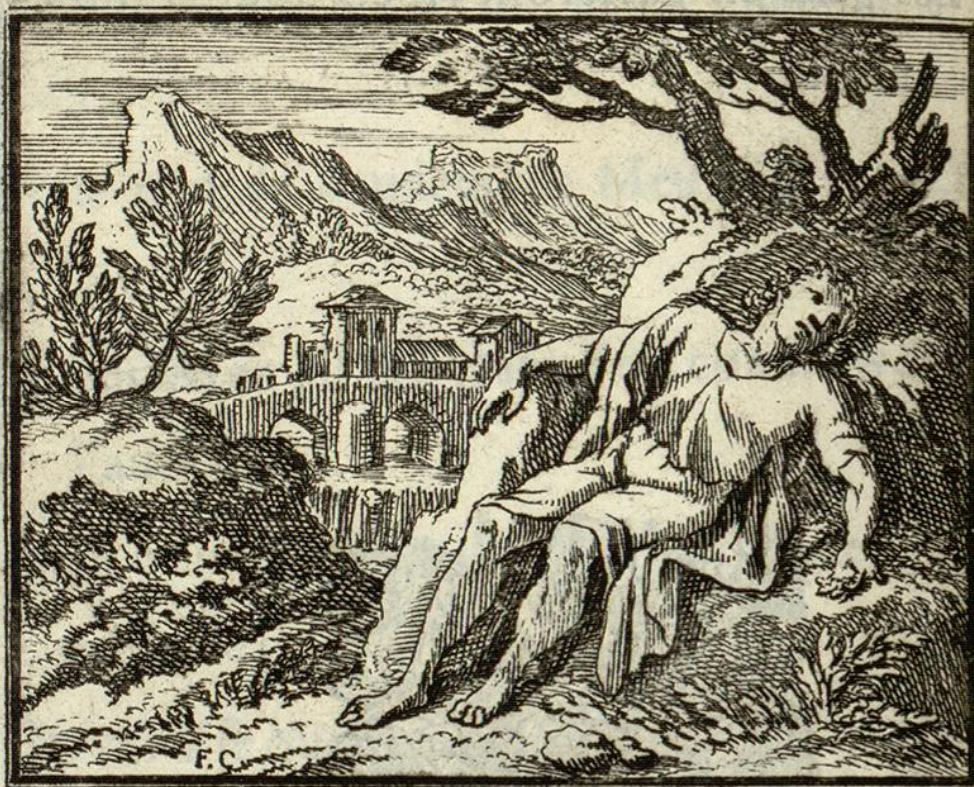
Quant à vous suiuez Mars , ou l'Amour , ou
le Prince ;

Allez , venez , courez , demeurez en Pro-
uince ;

Prenez femme , Abbaye , Employ , Gou-
uernement ;

Les gens en parleront, n'en doutez nullement.





I I.

Les Membres & l'Estomach.



E deuois par la Royauté
Avoir commencé mon
Ouvrage.

A la voir d'un certain costé,

* L'Estomach. * Messer Gaster en est l'image.

S'il a quelque besoin tout le corps s'en ref-
sent.

De trauailler pour luy les membres se las-
fant,

Chacun d'eux resolut de viure en Gentil-
homme,

Sans rien faire, alleguant l'exemple de Ga-
ster.

Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vé-
cust d'air.

Nous suons, nous peignons comme bestes de
somme :

Et pour qui ? pour luy seul : nous n'en pro-
fitons pas.

Nostre soin n'aboutit qu'à fournir les re-
pas.

Chommons : c'est vn mestier qu'il veut
nous faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de
prendre,

158 FABLES CHOISIES.

Les bras d'agir, les jambes de marcher.

Tous dirent à Gaster qu'il en allast chercher.

Ce leur fut vne erreur dont ils se repentirent.

Bien-tost les pauvres gens tomberent en langueur :

Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :

Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent,
Que celuy qu'ils croyoient oysif & paresseux

A l'intrest commun contribuoit plus
qu'eux.

Cecy peut s'appliquer à la grandeur Royale.

Elle reçoit & donne, & la chose est égale.

Tout traualle pour elle , & reciproque-
ment

Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand , gage le Magistrat,
Maintient le Labourcur , donne paye au
soldat ,
Distribué en cent lieux ses graces souverai-
nes ,

Entretient seule tout l'Estat.

Menenius le sceut bien dire.

La Communes'alloit separer du Senat.

Les mécontens disoient qu'il auoit tout
l'Empire ,

Le pouuoir, les tresors, l'honneur, la dignité;

Au lieu que tout le mal estoit de leur costé,

Les tributs, les impôts, les fatigues de guer-
re.

Le peuple hors des murs estoit desia posté.

160 FABLES CHOISIES.

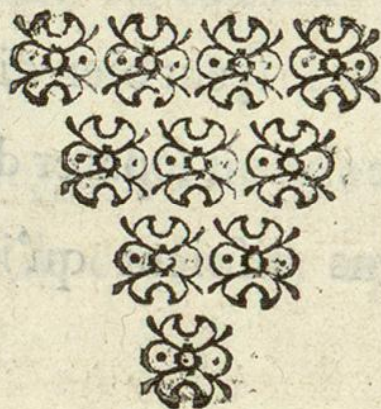
La plupart s'en alloient chercher vne autre terre.

Quand Menenius leur fit voir

Qu'ils estoient aux membres semblables ;

Et par cét Apologue insigne entre les Fables

Les ramena dans leur deuoir.





III.

Le Loup devenu Berger.

N Loup qui commençoit d'auoir
 petite part
 Aux Brebis de son voisinage,
 Crut qu'il falloit s'ayder de la peau du Ren-
 nard,
 Et faire vn nouveau personnage.

Il s'habille en Berger, endosse vn hoque-
ton,

Fait sa houlette d'un baston ;

Sans oublier la cornemuse.

Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son cha-
peau,

C'est moy qui suis Guillot Berger de ce
troupeau.

Sa personne estant ainsi faite,

Et ses pieds de deuant posez sur sa hou-
lette,

Guillot le * Sycophante approche douce-
ment.

Guillot le vray Guillot étendu sur l'her-
bette

Dormoit alors profondément.

Son chien dormoit aussi , comme aussi sa
musette.

* *Trompeur.*

La pluspart des Brebis dormoient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire :

Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,

Il voulut ajouster la parole aux habits ;

Chose qu'il croyoit necessaire.

Mais cela gasta son affaire.

Il ne pût du Pasteur contrefaire la voix.

Le ton dont il parla fit retentir les bois,

Et découurit tout le mystere.

Chacun se réueille à ce son,

Les Brebis, le Chien, le Garçon.

Le pauvre Loup dans cét esclandre

Empesché par son hoqueton,

Ne pût ny fuir ny se défendre.

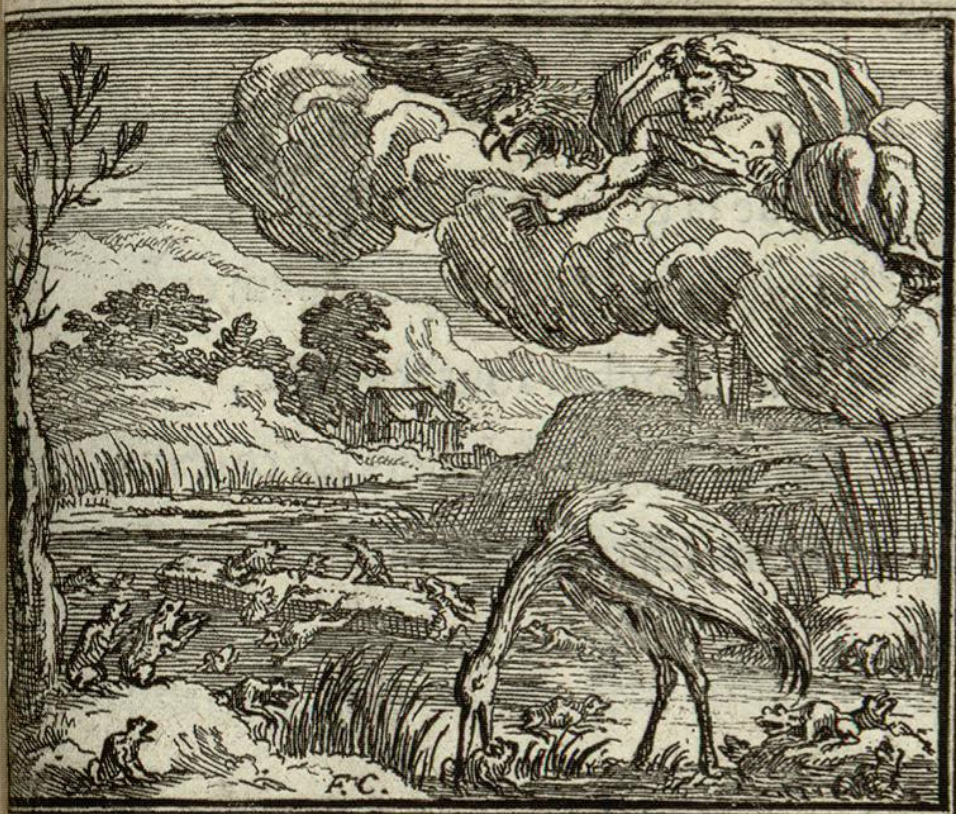
Toujours par quelque endroit fourbes se

laissent prendre.

Quiconque est Loup , agisse en
Loup.

C'est le plus certain de beaucoup.





§ § § § § § : § § § § § §

I V.

Les Grenoüilles qui demandent vn Roy.



Es Grenoüilles se lassant
De l'estat Democratique,

Par leurs clameurs firent tant

Que Iupin les soumit au pouuoir monar-
chique.

Il leur tomba du Ciel vn Roy tout paci-
que :

Ce Roy fit toutefois vn tel bruit en tombant,

Que la gent marescageuse,
 Gent fort forte & fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marescage,
 Sans oser de long-temps regarder au visage

Celuy qu'elles croyoient estre vn geant
 nouveau;

Or c'estoit vn foliueau,
 De qui la gravité fit peur à la premiere
 Qui de le voir s'auanturant
 Osa bien quitter sa taniere.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Vne autre la suiuit, vne autre en fit au-
 tant,
 Il en vint vne fourmilliere;

Et leur troupe à la fin se rendit familière

Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roy.

Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coy.

Iupin en a bien-tost la cervelle rompuë.

Donnez-nous, dit ce peuple, vn Roy qui se remuë.

Le Monarque des Dieux leur enuoye vne Gruë,

Qui les croque, qui les tuë,

Qui les gobe à son plaisir;

Et Grenouilles de se plaindre;

Et Iupin de leur dire, & quoy, vostre desir

A ses Loix croit-il nous astringre?

Vous avez deû premicrement

Garder vostre Gouuernement;

Mais ne l'ayant pas fait, il vous deuoit suffire

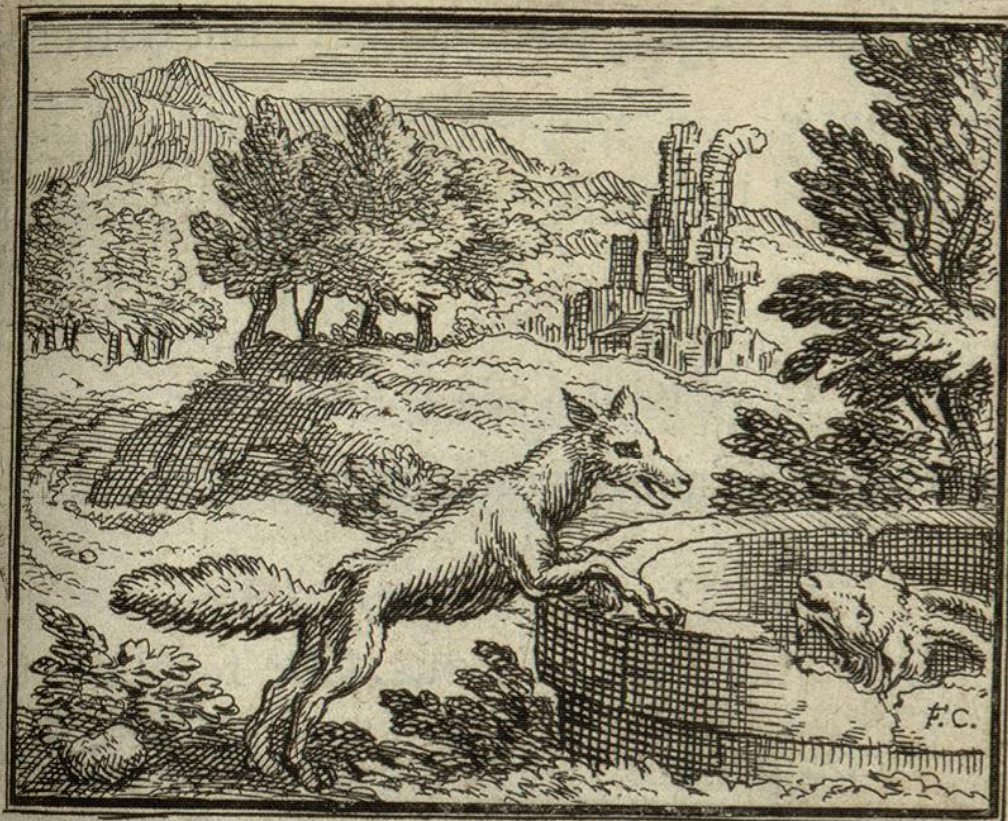
168 FABLES CHOISIES.

Que vostre premier Roy fust debonnaire &
doux :

De celuy-cy contentez-vous ,

De peur d'en rencontrer vn pire.





¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

V.

Le Renard & le Bouc.



Apitaine Renard alloit de compa-
gnie

Avec son amy Bouc des plus haut encor-
nez.

Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que son
nez.

H

L'autre estoit passé maître en fait de tromperie.

La soif les obligea de descendre en vn puis.

Là chacun d'eux se defaltere.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,

Le Renard dit au Bouc. Que ferons-nous compere ?

Ce n'est pas tout de boire ; il faut sortir d'icy.

Leve tes pieds en haut , & tes cornes aussi :

Mets-les contre le mur. Le long de ton eschine

Je grimperay premierement ;

Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'ayde de cette machine

De ce lieu-cy ie sortiray ,

Après quoy ie t'en tireray.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; & ie
louë

Les gens bien sensez comme toy.

Ie n'aurois iamais quant à moy

Trouué ce secret, ie l'auouë.

Le Renard sort du puis, laisse son compa-
gnon,

Et vous luy fait vn beau sermon.

Pour l'exhorter à patience.

Si le Ciel t'eust, dit-il, donné par excel-
lence

Autant de jugement que de barbe au men-
ton,

Tu n'aurois pas à la legere

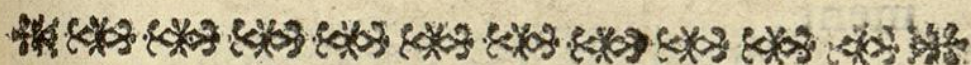
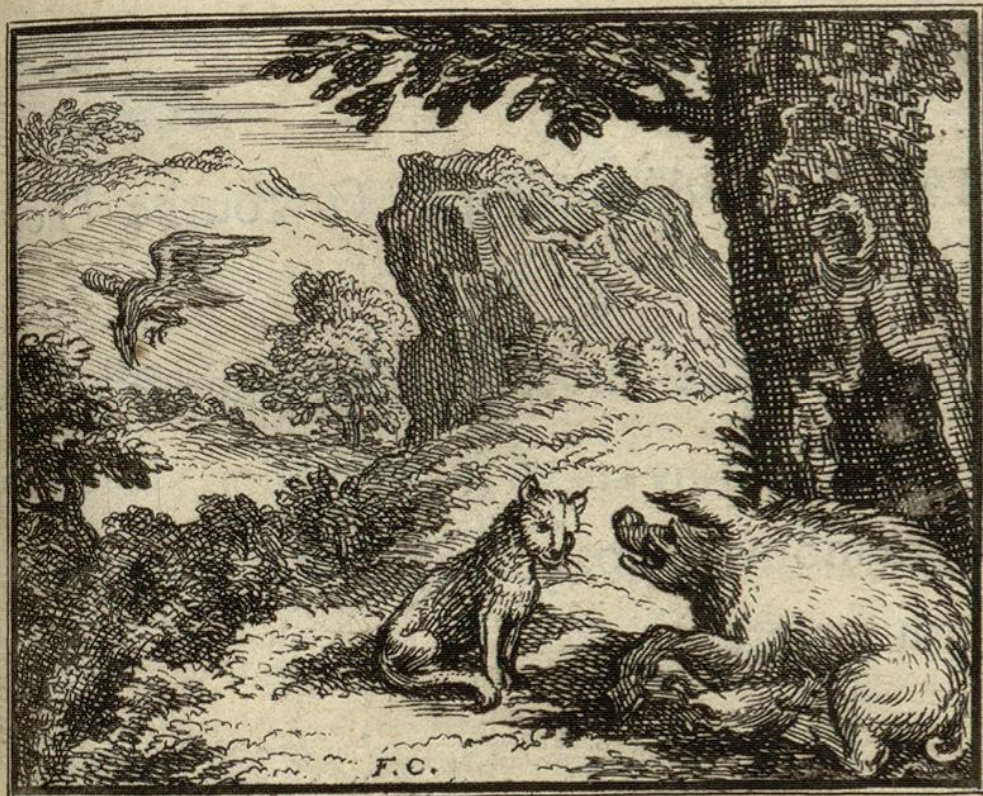
Descendu dans ce puis. Or adieu, j'en suis
hors :

Tasche de t'en tirer, & fais tous tes ef-
forts;

Car pour moy j'ay certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrester en che-
min.

En toute chose il faut considerer la fin.





V I.

L' Aigle , la Laye , & la Chate.



L' Aigle auoit ses petits au haut d'vn
arbre creux,

La Laye au pied , la Chate entre les
deux :

Et sans s'incommoder , moyennant ce par-
tage ,

174 FABLES CHOISIES.

Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.

La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.

Elle grimpa chez l'Aigle, & luy dit. Nostre mort,

(Au moins de nos enfans, car c'est tout vn aux meres)

Ne tardera possible gueres.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment

Cette maudite Laye, & creuser vne mine ?

C'est pour déracinet le chefne assurement,

Et de nos nourrissons attirer la ruine.

L'arbre tombant ils feront deuorez :

Qu'ils s'en tiennent pour assurez.

S'il m'en restoit vn seul j'adoucirois ma plainte.

Au partir de ce lieu qu'elle remplit de
crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la Laye estoit en gesine.

Ma bonne amie, & ma voisine,

Luy dit-elle tout bas, ie vous donne un
avis.

L'Aigle si vous sortez fondra sur vos pe-
tits.

Obligez-moy de n'en rien dire.

Son courroux tomberoit sur moy.

Dans cette autre famille ayant semé l'es-
froy,

La Chate en son trou se retire.

L'Aigle n'ose sortir, ny pourvoir aux be-
soins

De ses petits : La Laye encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand

H iij

176 FABLES CHOISIES.

des soins

Ce doit estre celuy d'éviter la famine.

A demeurer chez soy l'une & l'autre s'ob-
stine;

Pour secourir les siens dedans l'occa-
sion :

L'Oyseau royal en cas de mine,

La Laye en cas d'irruption.

La faim détruisit tout : il ne resta person-
ne

De la gent Marcaffine, & de la gent Ai-
glonne,

Qui n'allast de vie à trépas;

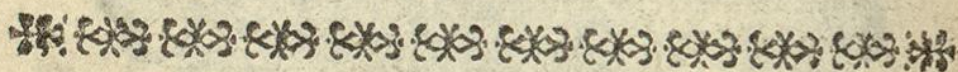
Grand renfort pour messieurs les
Chats.

Que ne sçait point ourdir vne langue traî-
tresse

Par sa pernicieuse adresse!

Des mal-heurs qui sont sortis
De la boëtte de Pandore,
Celuy qu'a meilleur droit tout l'Vniuers
abhorre,
C'est la fourbe à mon auis.





VII.

L'yurogne & sa femme.



Hacun a son defaut ou tousiours
il reuient :

Honte ny peur n'y remedie.

Sur ce propos d'un conte il me sou-
vient :

Je ne dis rien que ie n'appuye
De quelque exemple. Vn supposit de Bac-
chus
Alteroit sa santé, son esprit, & sa bour-
se.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur
course,

Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Vn iour que celuy-cy plein du jus de la
treille,
Auoit laissé ses sens au fonds d'une bou-
teille,
Sa femme l'enferma dans vn certain tom-
beau.

Là les vapeurs du vin nouueau
Cuuerent à loisir. A son réueil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son
corps,

Vn luminaire, vn drap des morts.

H vj.

Oh ! dit-il , qu'est-cecy ? ma femme est-elle
veuve ?

Là-dessus son Epouse en habit d'Alc-
éon ,

Masquée , & de sa voix contre-faisant le
ton ,

Vient au prétendu mort ; approche de sa
biere ;

Luy presente vn chaudeau propre pour Lu-
cifer.

L'Epoux alors ne doute en aucune ma-
niere

Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu ? dit-il à ce phan-
tôme.

La celeriere du Royaume

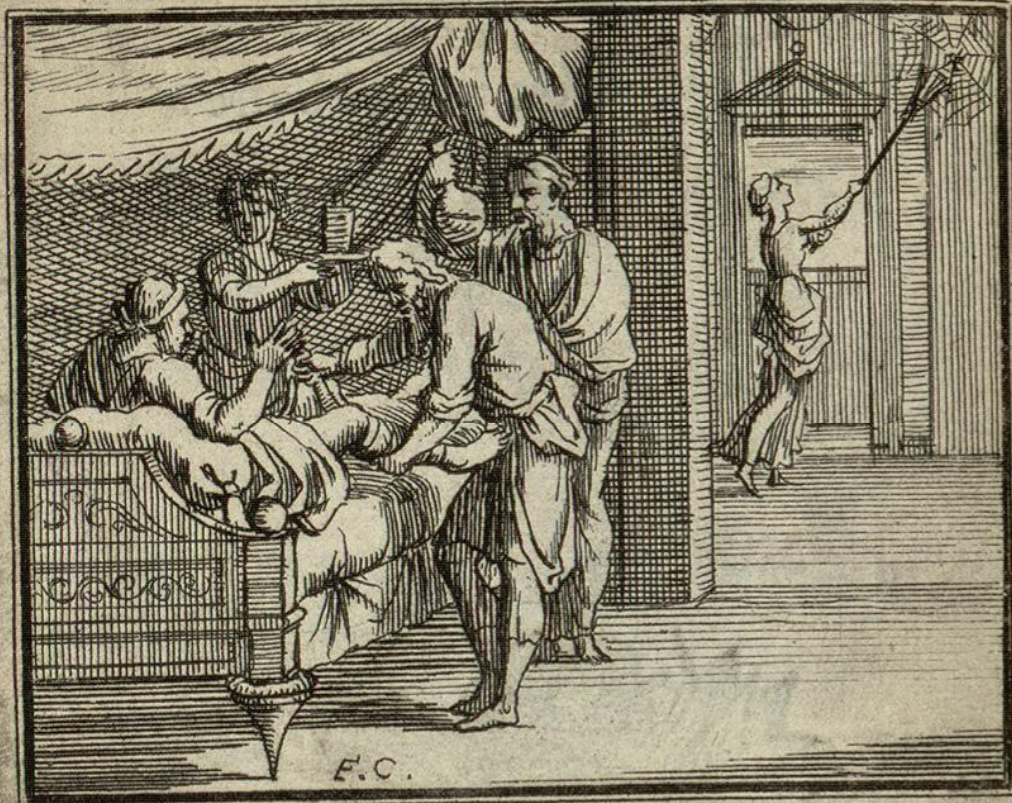
De Satan , reprit-elle ; & ie porte à man-
ger

A ceux qu'enclost la tombe noire.

Le Mary repart sans songer

Tu ne leur portes point à boire ?





VIII.

La Goute & l'Araignée.



Vand l'Enfer eut produit la Goute
& l'Araignée,

Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous
vanter,

D'estre pour l'humaine lignée

Egalement à redouter.

Or auifons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cafes étroites,
Et ces Palais si grands, si beaux, si bien
dorez ?

Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez-donc ; voicy deux buchetes :

Accommodez-vous , ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cafes qui me
plaife.

L'autre tout au rebours voyant les Palais
pleins

De ces gens nommez Medecins,
Ne crut pas y pouuoir demeurer à son
aise.

Elle prend l'autre lot ; y plante le pi-
quet ;

S'estend à son plaisir sur l'orteil d'un pau-
vre homme,

184 FABLES CHOISIES.

Difant , ie ne crois pas qu'en ce poſte ie
chomme ,

Ny que d'en déloger , & faire mon pa-
quet

Jamais Hipocrate me ſomme.

L'Aragne cependant ſe campe en vn lam-
bris ,

Comme ſi de ces lieux elle euſt fait bail à
vie ;

Trauaile à demeurer : voila ſa toile ourdie ;

Voila des mouſcherons de pris.

Vne ſeruaute vient balayer tout l'ouurage.

Autre toile tiffuë ; autre coup de balay.

Le pauvre Beſtion tous les iours démé-
nage.

Enfin apres vn vain eſſay

Il va trouver la Goute. Elle eſtoit en cam-
pagne ,

Plus mal-heureuſe mille fois

Que la plus mal-heureuſe Aragne.

Son hôte la menoit tantost fendre du
bois,

Tantost foïir, hoïer. Goute bien tracaf-
sée

Est, dit-on, à demy pensée.

O, ie ne sçauois plus, dit-elle, y resi-
ster.

Changeons ma sœur l'Aragne. Et l'autre
d'écouter.

Elle la prend au mot, se glisse en la ca-
bane :

Point de coup de balay qui l'oblige à chan-
ger.

La Goute d'autre part va tout droit se
loger

Chez vn Prélat qu'elle condamne

A iamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sçait. Les gens n'ont
point de honte

186 FABLES CHOISIES.

De faire aller le mal toujours de pis en
pis.

L'une & l'autre trouua de la forte son
conte;

Et fit tres-sagement de changer de logis.





I X.

Le Loup & la Cicogne.

Es Loups mangent glou-
tonnement.

Vn Loup donc estant de
frairie,

Se pressa dit-on tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.

188 FABLES CHOISIES.

Vn os luy demeura bien auant au gosier.
De bon-heur pour ce Loup qui ne pouuoit
crier

Prés de là passe vne Cicogne.

Il luy fait signe , elle accourt.

Voila l'Operatrice aussi-tost en besogne.

Elle retira l'os ; puis pour vn si bon tour

Elle demanda son salaire.

Vostre salaire ? dit le Loup.

Vous riez ma bonne commere.

Quoy , ce n'est pas encor beaucoup

D'auoir de mon gosier retiré vostre cou !

Allez, vous estes vne ingratte ;

Ne tombez iamais sous ma patte.





X.

Le Lion abbatu par l'homme.



N'exposoit vne peinture,
Où l'artisan auoit tracé
Vn Lion d'immense statue
Par vn seul homme terracé.

Les regardans en tiroient gloire.
Vn Lion en passant rabatit leur caquet,

Je vois bien dit-il qu'en effet
On vous donne icy la victoire.
Mais l'ouurier vous a deçus
Il auoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus
Si mes confreres sçauoient peindre.





❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧

XI.

Le Renard & les Raisins.



Certain Renard Gascon, d'au-
 tres disent Normant,
 Mourant presque de faim, vid
 au haut d'une treille

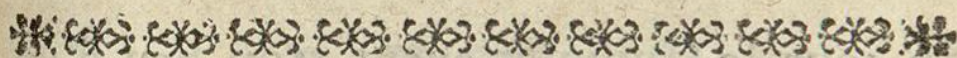
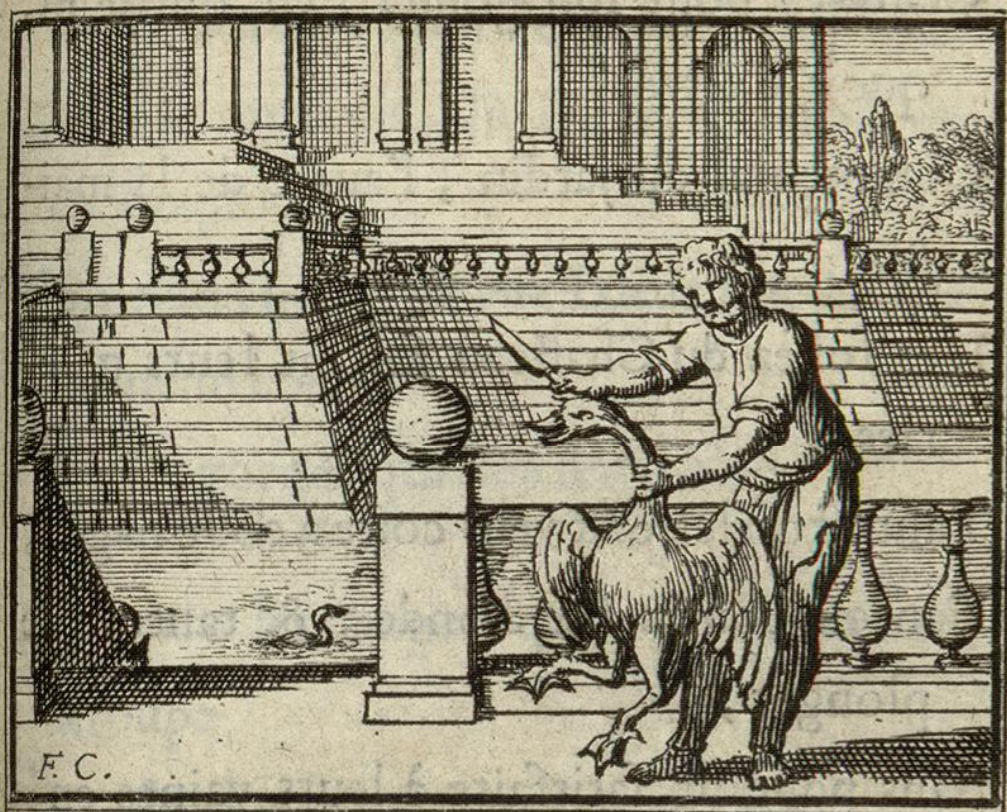
Des raisins murs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.

Le galand en eust fait volontiers vn repas.

Mais comme il n'y pouuoit atteindre,
Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des
goüiats ;

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?





XII.

Le Cigne & le Cuisinier.



Ans vne ménagerie

De volatiles remplie

Viuoient le Cigne & l'Oïson:

Celuy-la destiné pour les regards du maître,

Celuy-cy pour son goust; l'un qui se piquoit d'estre

Commensal du jardin, l'autre de la maison.

Des fossez du Chasteau faisant leurs galeries,

Tantost on les eust veus coste à coste nâger,
Tantost courir sur l'onde, & tantost se plonger,

Sans pouuoir satisfaire à leurs vaines enuies.

Vn iour le Cuisinier ayant trop beu d'un coup

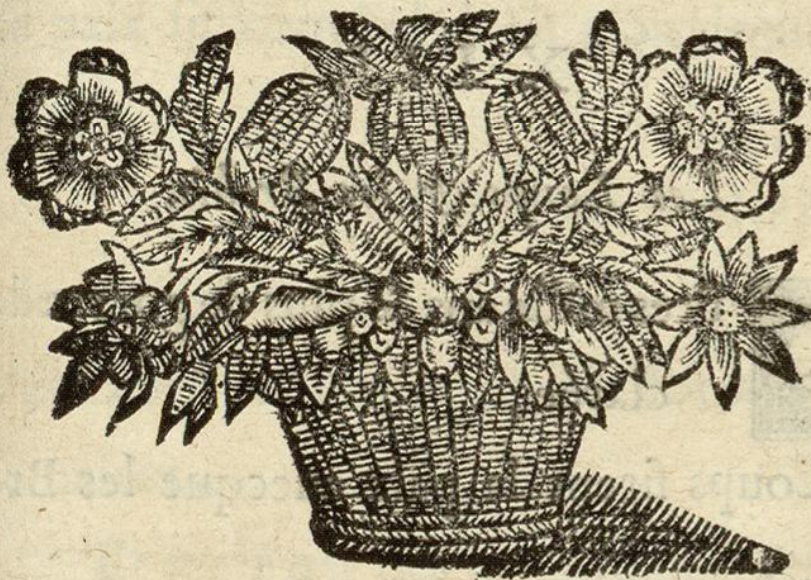
Prit pour Oison le Cigne; & le tenant au cou,

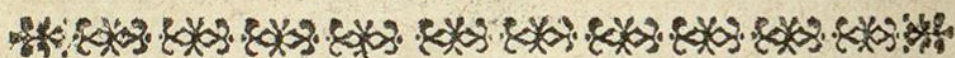
Il alloit l'égorger, puis le mettre en portage.

L'oiseau prest à mourir se plaint en son ramage.

Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vid bien qu'il s'estoit mépris.
Quoy ie mettrois, dit-il, vn tel chanteur
en soupe!
Non non, ne plaife aux Dieux que iamais
ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.
Ainsi dans les dangers qui nous suiuent en
croupe
Le doux parler ne nuit de rien.





XIII.

Les Loups & les Brebis.

Pres mille ans & plus de guerre déclarée,

Les Loups firent la paix avecque les Brebis.

C'estoit apparemment le bien des deux partis :

Car si les Loups mangeoient mainte beste
égarée ,

Les Bergers de leur peau se faisoient maints
habits.

Jamais de liberté, ny pour les pastura-
ges ,

Ny d'autre part pour les carna-
ges.

Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de
leurs biens.

La paix se conclud donc ; on donne des
ostages ;

Les Loups leurs Louueteaux, & les Brebis
leurs Chiens.

L'échange en estant fait aux formes ordi-
naires ,

Et réglé par des Commissaires ,

Au bout de quelque-temps que Messieurs
les Louuats

198 FABLES CHOISIES.

Se virent Loups parfaits & friands de tuë-
rie ;

Ils vous prennent le temps que dans la Ber-
gerie

Messieurs les Bergers n'estoient pas ;
Estrangent la moitié des Agneaux les plus
gras ;

Les emportent aux dents ; dans les bois se
retirent.

Ils auoient auerty leurs gens secrete-
ment.

Les Chiens, qui sur leur foy reposoient seu-
rement,

Furent estranglez en dormant.

Cela fut si-tost fait qu'à peine ils le senti-
rent.

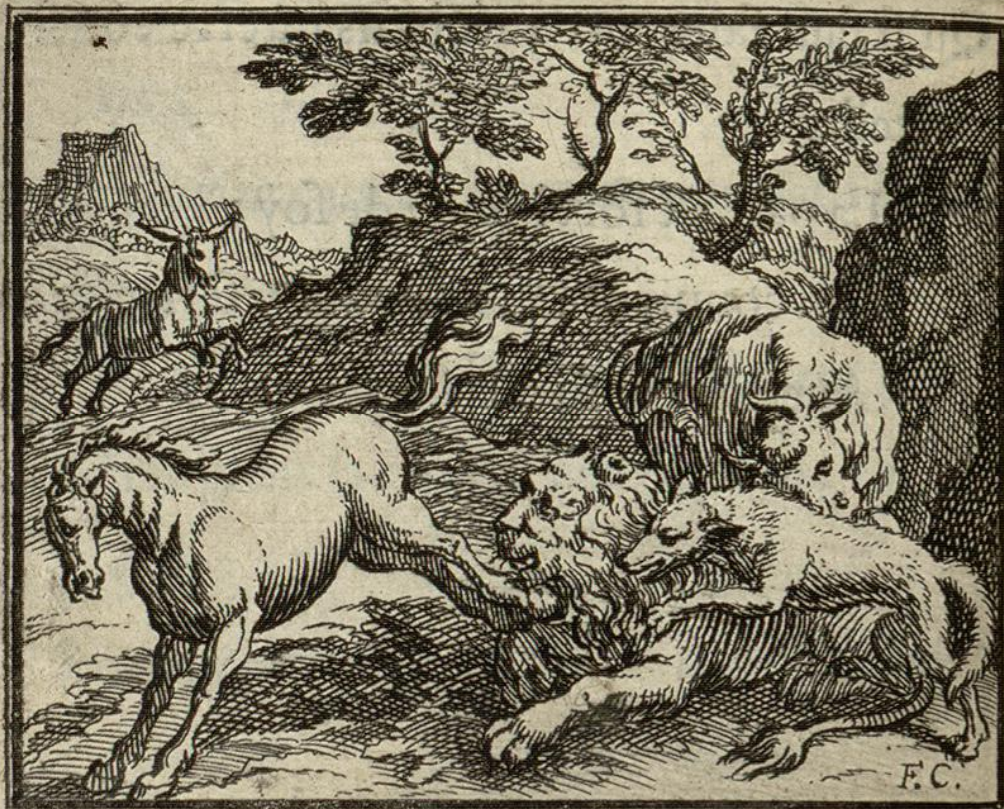
Tout fut mis en morceaux ; vn seul n'en
échapa.

Nous pouuons conclurre de là.

Qu'il faut faire aux méchans guerre continue.
nuelle.

La paix est fort bonne de foy :
l'en conuiens ; mais dequoy sert-elle
Avec des ennemis sans foy ?





❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ : ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧

XIV.

Le Lion devenu vieux.



Le Lion terreur des fo-
rests,

Chargé d'ans , & pleu-
rant son antique proieffe,

Fut enfin attaqué par ses propres sujets

Devenus forts par sa foiblesse.

Le Cheual s'approchant luy donne vn coup
de pié,

Le Loup vn coup de dent, le Bœuf vn coup
de corne.

Le mal-heureux Lion languissant, triste, &
morne,

Peut à peine rugir par l'âge estropié.

Il attend son destin sans faire aucunes
plaintes;

Quand voyant l'Asne mesme à son antre
accourir,

Ah c'est trop, luy dit-il, ie voulois bien
mourir;

Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes
atteintes.





X V.

Philomele & Progné.



Vtrefois Progné l'hirondelle

De sa demeure s'écarta ;

Et loin des Villes s'emporta

Dans vn bois où chantoit la pauvre Philo-
mele.

Ma sœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous ?

Voicy tantost mille ans que l'on ne vous a vüe :

Je ne me souviens point que vous soyez venue

Depuis le temps de Thrace habiter parmy nous.

Dites-moy, que pensez-vous faire ?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?

Ah ! reprit Philomele, en est-il de plus doux ?

Progné luy repartit ; & quoy, cette musique

Pour ne chanter qu'aux animaux ?

Tout au plus à quelque rustique ?

Le desert est-il fait pour des talens si beaux ?

Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.

Aussi bien en voyant les bois,
 Sans cesse il vous souvient que Terée au-
 trefois

Parmy des demeures pareilles
 Exerça sa fureur sur vos diuins appas.
 Et c'est le souuenir d'un si cruel outrage
 Qui fait, reprit sa sœur, que ie ne vous suis
 pas.

En voyant les hommes, hélas !
 Il m'en souvient bien dauantage.





¶ ¶ ¶ ¶ : ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶
 X V I.

La femme noyée.



E ne suis pas de ceux qui di-
sent, ce n'est rien ;

C'est vne femme qui se noye.

Je dis que c'est beaucoup ; & ce sexe vaut
bien

Que nous le regretions puisqu'il fait nostre
joye.

Ce que j'auance icy n'est point hors de propos ;

Puisqu'il s'agit en cette Fable
 D'une femme qui dans les flots
 Auoit finy ses jours par vn fort déplorable.
 Son époux en cherchoit le corps,
 Pour luy rendre en cette auanture
 Les honneurs de la sepulture.
 Il arriua que sur les bords
 Du fleuue auteur de sa disgrâce
 Des gens se promenoient ignorans l'accident.

Ce mary donc leur demandant
 S'ils n'auoient de sa femme apperceu nulle
 trace.

Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la
 plus bas ;

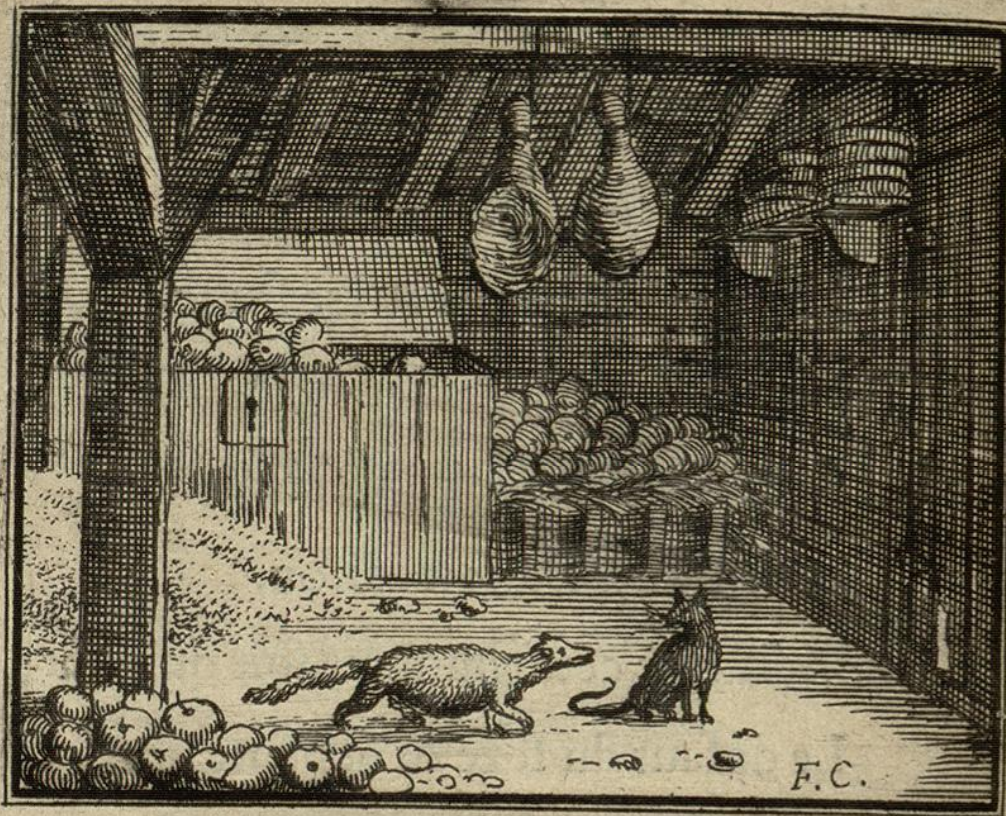
Suiuez le fil de la riuiere.

Vn autre repartit. Non, ne le suiuez pas ;

Rebroussez plustost en arriere.

Quelle que soit la pente & l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sçais s'il auoit raison.
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe & sa pente;
Quiconque avec elle naistra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.





XVII.

La Belette entrée dans un grenier.



Amoïfelle Belette au corps long
& floüet,
Entra dans vn grenier par vn
trou fort eftroit.

Elle sortoit de maladie.

Là viuant à difcretion,

La galande fit chere lie,
Mangea, rongea; Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui perit en cette occaſion.

La voila pour concluſion

Graſſe, maſſuë, & rebondie.

Au bout de la ſemaine ayant diſné ſon
ſou,

Elle entend quelque bruit, veut ſortir par
le trou,

Ne peut plus repaſſer, & croit s'eſtre mé-
priſe.

Après auoir fait quelques tours,

C'eſt dit-elle l'endroit, me voila bien ſur-
priſe;

J'ay paſſé par icy depuis cinq ou ſix iours.

Vn Rat qui la voyoit en peine

Luy dit, vous auiez lors la penſe vn peu
moins pleine.

Vous eſtes maigre entrée, il faut maigre
ſortir.

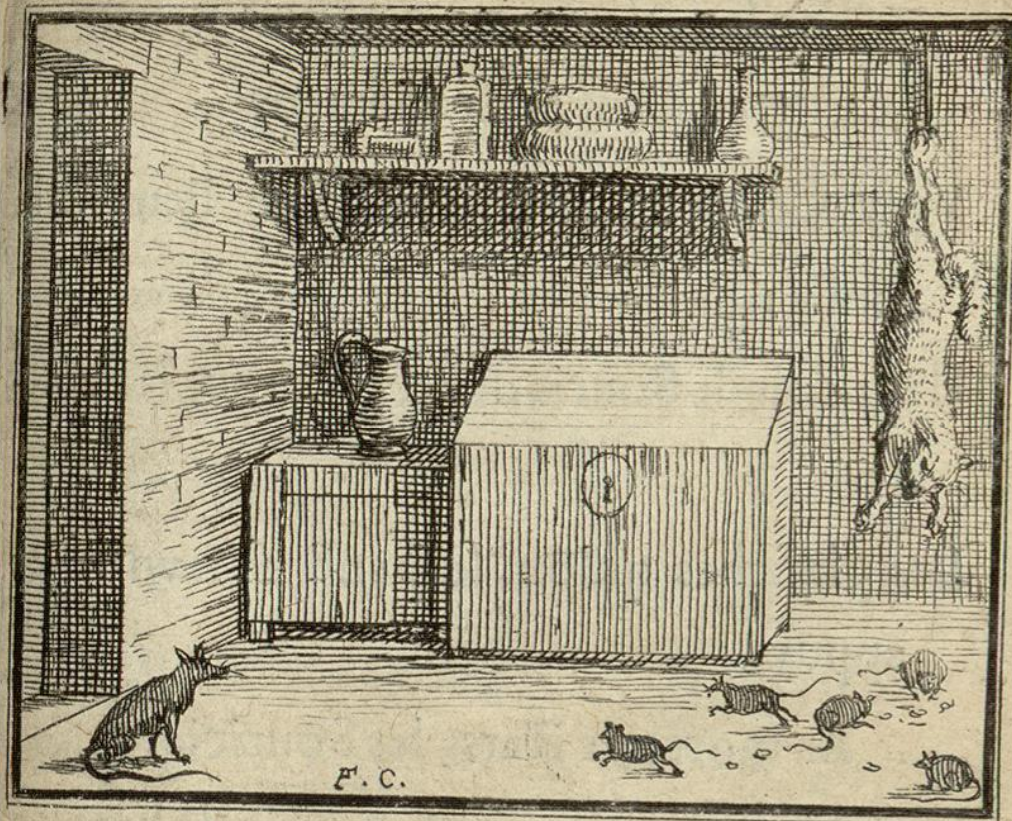
210 FABLES CHOISIES.

Ce que ie vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vostres.





XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.



'Ay leu chez vn conteur de
Fables

Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des
Chats,

L'Attila, le fleau des Rats,

Rendoit ces derniers misérables.

J'ay leu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur

Vray Cerbere estoit craint vne lieüe à la
ronde :

Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.

Les planches qu'on suspend sur vn léger
appuy,

La mort aux Rats, les Souricières,
N'estoient que jeux au prix de luy.

Comme il void que dans leurs tanières
res

Les Souris estoient prifonnières;
Qu'elles n'osoient sortir; qu'il auoit beau
chercher;

Le galand fait le mort; & du haut d'un
plancher

Se pend la teste en bas. La beste scele-
rate

A de certains cordons se tenoit par la pa-
te.

Le peuple des Souris croit que c'est chasti-
ment ;

Qu'il a fait vn larcin de rost ou de fro-
mage,

Egratigné quelqu'un, causé quelque dom-
mage ;

Enfin qu'on a pendu le mauuais garne-
ment.

Toutes, dis-je, vnanimement
Se promettent de rire à son enterre-
ment ;

Mettent le nez à l'air, monstrent vn peu la
tête ;

Puis rentrent dans leurs nids à rats ;

Puis ressortant font quatre pas ;

Puis enfin se mettent en queue.

Mais voicy bien vne autre feste,

214 FABLES CHOISIES.

Le pendu ressuscite; & sur ses pieds tombant

Attrape les plus paresseuses.

Nous en sçauons plus d'un, dit-il en les gobant :

C'est tour de vicille guerre; & vos cauer-
nes creuses

Ne vous sauueront pas; ie vous en auer-
tis;

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophetizoit vray; nostre maistre Mi-
tis

Pour la seconde fois les trompe & les affi-
ne;

Blanchit sa robe, & s'enfarine;

Et de la sorte déguisé

Se niche & se blotit dans vne huche ou-
uerte.

Ce fut à luy bien auisé:

La gent trote menus'en vient chercher sa
perte.

Vn Rat sans plus s'abstient d'aller flairer au-
tour.

C'estoit vn vieux routier ; il sçauoit plus
d'un tour ;

Mesme il auoit perdu sa queue à la batail-
le.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vail-
le,

S'écria-t-il de loin au General des Chats.

Je soupçonne dessous encor quelque ma-
chine.

Rien ne te sert d'estre farine ;

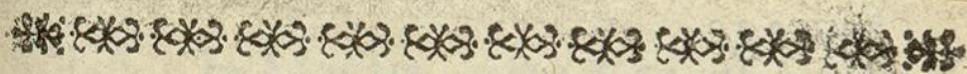
Car quand tu serois sac ie n'approcherois
pas.

C'estoit bien dit à luy ; j'approuue sa pru-
dence.

Il estoit expérimenté ;

Et sçauoit que la méfiance
Est mere de la feureté.





XIX.

L'œil du Maistre.



N Cerf s'estant sauué dans vne
estable à Bœufs

Fut d'abord auerty par eux

Qu'il cherchast vn meilleur azile.

Mes freres , leur dit-il , ne me decelez
pas :

K

218 FABLES CHOISIES.

Je vous enseigneray les pâtis les plus
gras ;

Ce service vous peut quelque iour estre
utile ;

Et vous n'en aurez point regret.

Les Bœufs a toutes fins promirent le se-
cret.

Il se cache en vn coin, respire, & prend
courage.

Sur le soir on apporte herbe fraische &
fourage,

Comme l'on faisoit tous les iours.

L'on va, l'on vient, les valets font cent
tours ;

L'Intendant mesme ; & pas vn d'avan-
ture

N'apperceut ny cors ny ramure

Ny Cerf enfin. L'habitant des forests

Rend desia grace aux Bœufs, attend dans
cette étable

Que chacun retournant au travail de Ceres

Il trouue pour sortir vn moment fauorable.

L'vn des Bœufs ruminant luy dit, cela va bien :

Mais quoy l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa reueuë.

Je crains fort pour toy sa venue.

Iusques-là pauvre Cerf ne te vante de rien.

Là-dessus le Maistre entre & vient faire sa ronde.

Qu'est-ce-cy ? dit-il à son monde, le trouue bien peu d'herbe en tous ces rati-
liers.

Cette litiere est vieille ; allez viste aux greniers.

Je veux voir deormais vos bestes mieux soignées.

220 FABLES CHOISIES.

Que couste-t'il d'oster toutes ces araignées ?

Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?

En regardant à tout il void vne autre teste

Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.

Le Cerf est reconnu ; chacun prend vn épieu ;

Chacun donne vn coup à la beste.

Ses larmes ne sçauroient la sauuer du trépas.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas

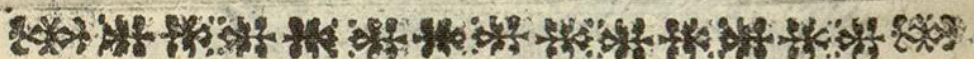
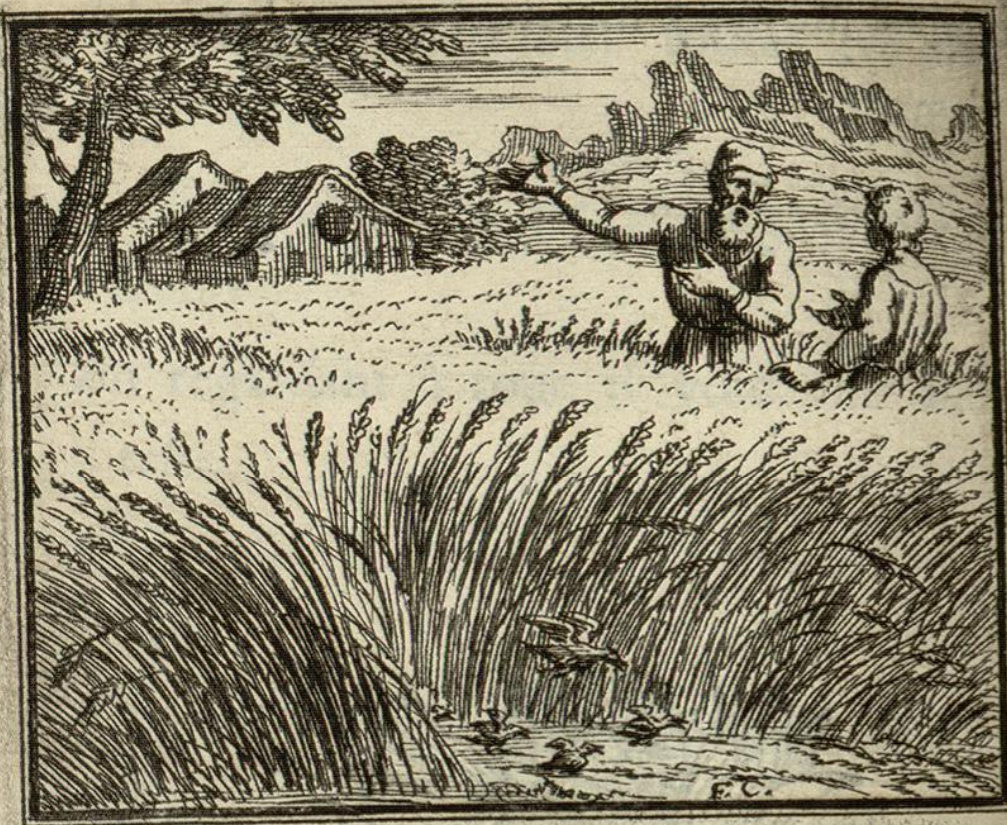
Dont maint voisins s'éjouyt d'estre.

Phedre sur ce sujet dit fort élegamment,

Il n'est pour voir que l'œil du Maître.

Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de
l'amant.





X X.

*L'Aloüette & ses petits, avec le Maistre
d'un Champ.*



E t'attens qu'à toy seul, c'est vn
commun Prouerbe.

Voicy comme Esope le mit
En credit.

Les Aloüettes font leur nid

Dans les bleds quand ils sont en her-
be :

C'est à dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le
monde ;

Monstres marins au fonds de l'onde ,
Tigres dans les forests , Aloüettes aux
champs.

Vne pourtant de ces dernieres
Auoit laissé passer la moitié d'un Prin-
temps

Sans gouster le plaisir des amours printa-
nieres.

A toute force enfin elle se resolut

D'imiter la nature , & d'estre mere en-
core.

Elle bastit vn nid , pond , couue, & fait
éclore ;

A la haste ; le tout alla du mieux qu'il pût :

K iij

Les bleds d'alentour murs, avant que la
nitée

Se trouuast assez forte encor
Pour voler & prendre l'effor,
De mille soins diuers l'Aloüette agitée
S'en va chercher pâture; auertit ses enfans
D'estre tousiours au guet & faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra)
dit-elle,

Ecoutez bien; selon ce qu'il dira

Chacun de nous décampera.

Si-tost que l'Aloüette eust quitté sa fa-
mille,

Le possesseur du champ vient avecque son
fils.

Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos
amis

Les prier que chacun, apportant sa fau-
cille,

Nous vienne aider demain dès la pointe du
iour.

Nostre Aloüette de retour

Trouue en allarme sa couuée.

L'vn commence. Il a dit que l'Aurore le-
uée

L'on fit venir demain ses amis pour l'ai-
der.

S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,

Rien ne nous presse encor de changer de
retraitte.

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon
écouter.

Cependant soyez gais ; voila de quoy man-
ger.

Eux repus, tout s'endort ; les petits & la
mere.

L'aube du iour arriue ; & d'amis point du
tout.

L'Aloüette à l'effor, le Maistre s'en vient
faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne deuroient pas, dit-il, estre
debout.

Nos amis ont grand tort, & tort qui se re-
pose

Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils allez chez nos parens

Les prier de la mesme chose.

L'épouuante est au nid plus forte que ia-
mais.

Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heu-
re.....

Non mes enfans, dormez en paix ;

Ne bougeons de nostre demeure.

L'Aloüette eut raison, car personne ne
vint.

Pour la troisiéme fois le Maistre se

souuint

De visiter ses bleds. Nostre erreur est
extrême

Dit-il , de nous attendre à d'autres gens
que nous.

Il n'est meilleur amy ny parent que soy-
mesme.

Retenez bien cela , mon fils , & sçaez-
vous

Ce qu'il faut faire : Il faut qu'avec nostre
famille

Nous prenions dès' demain chacun vne
faucille :

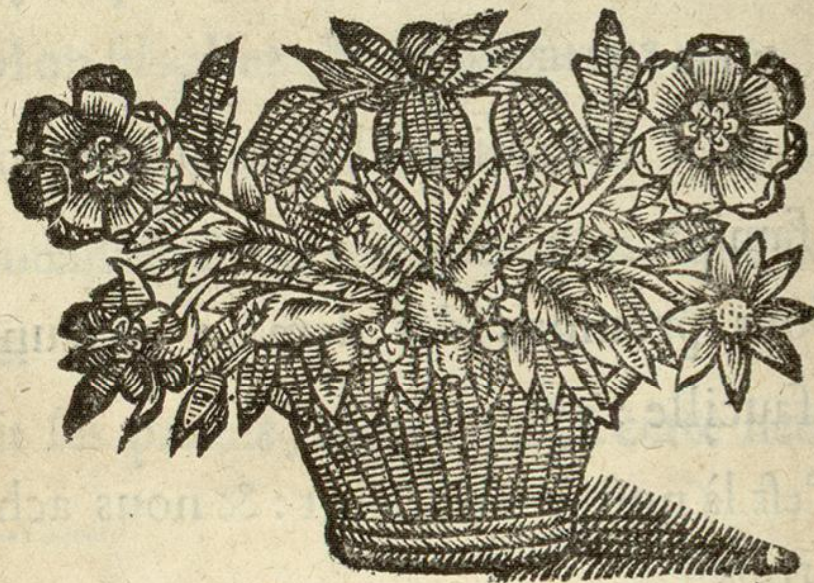
C'est là nostre plus court : & nous acheue-
rons

Nostre moisson quand nous pourrons.
Dés lors que ce dessein fut sçeu de l'Aloüet-
te,

C'est ce coup qu'il est bon de partir mes en-
fans.

228 FABLES CHOISIES.

Et les petits en mesme temps
Voletons se culebutans
Délogerent tous sans trompette.



TABLE




T A B L E

D E S F A B L E S

Contenuës dans cette pre-
miere Partie.

A

 'Aigle, & l'Escarbot,	95
L'Aigle, la Laye & la Chate,	173
L'Aloüete & ses petits avec le maistre m'd'un champ,	221
L'Asne chargé d'Eponges, & l'Asne chargé de Sel,	105
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puis,	113

B

L A Belette qui est entrée dans un Grenier,	208
La Beface,	18

C

L A Chauvesouris & les deux Belettes,	86
La Chate metamorphosée en femme,	132
Le Chat & un vieux Rat,	201
Le Chesne & le Roseau,	67
Le Cigne & le Cuisinier,	193
La Colombe & la Fourmi,	18
Conseil tenu par les Rats,	77
Contre ceux qui ont le goust difficile,	71
Le Cocq & le Renard,	122
Le Cocq & la Perle,	61

L

TABLE DES FABLES

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle,	125
Le Corbeau & le Renard,	6

D

LE Dragon a plusieurs testes, & le Dragon a plusieurs queuës,	36
---	----

E

L'Enfant & le Maistre d'Escole,	58
---------------------------------	----

F

LA Femme noyée,	209
La Fourmi & la Cigale,	4
Les Frelons & les Mouches à miel,	63

G

LA Genisse, la Chevre, & la Brebis en société avec le Lion,	16
Li Goutte & l'Araignée,	182
La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf,	8
Les Grenouilles qui demandent un Roy,	165

H

L'Hirondelle & les petits Oiseaux,	22
L'Homme & son Image,	33
L'Homme entre deux âges & ses deux Maistresses,	52

I

L'Ivrogne & sa femme,	178
-----------------------	-----

L

LA Lice & sa compagne,	92
Le Lievre & les Grenouilles,	118
Le Lion & l'Asne chassans,	135
Le Lion & le Rat,	109
Le Lion & le Moucheron,	101
Le Lion devenu vieux,	200
Le Lion abatu par l'homme,	189

TABLE DES FABLES

Le Loup & la Cicoigne ,	187
Le Loup & le chien ,	12
Les Loups & les brebis	196
Le Loup plaidant contre le Renard pardenant le Singe ,	18
Le Loup & l'Agneau ,	30
Le Loup devenu Berger ,	161

M

L Es membres & l'estomach ,	156
Le Meusnier , son fils & leur asne	146
La mort & le mal-heureux ,	47
La mort & le bucheron ,	47
Les deux Mulets ,	10

O

L 'Oiseau blessé d'une fleche ,	90
L'œil du Maistre ,	217

P

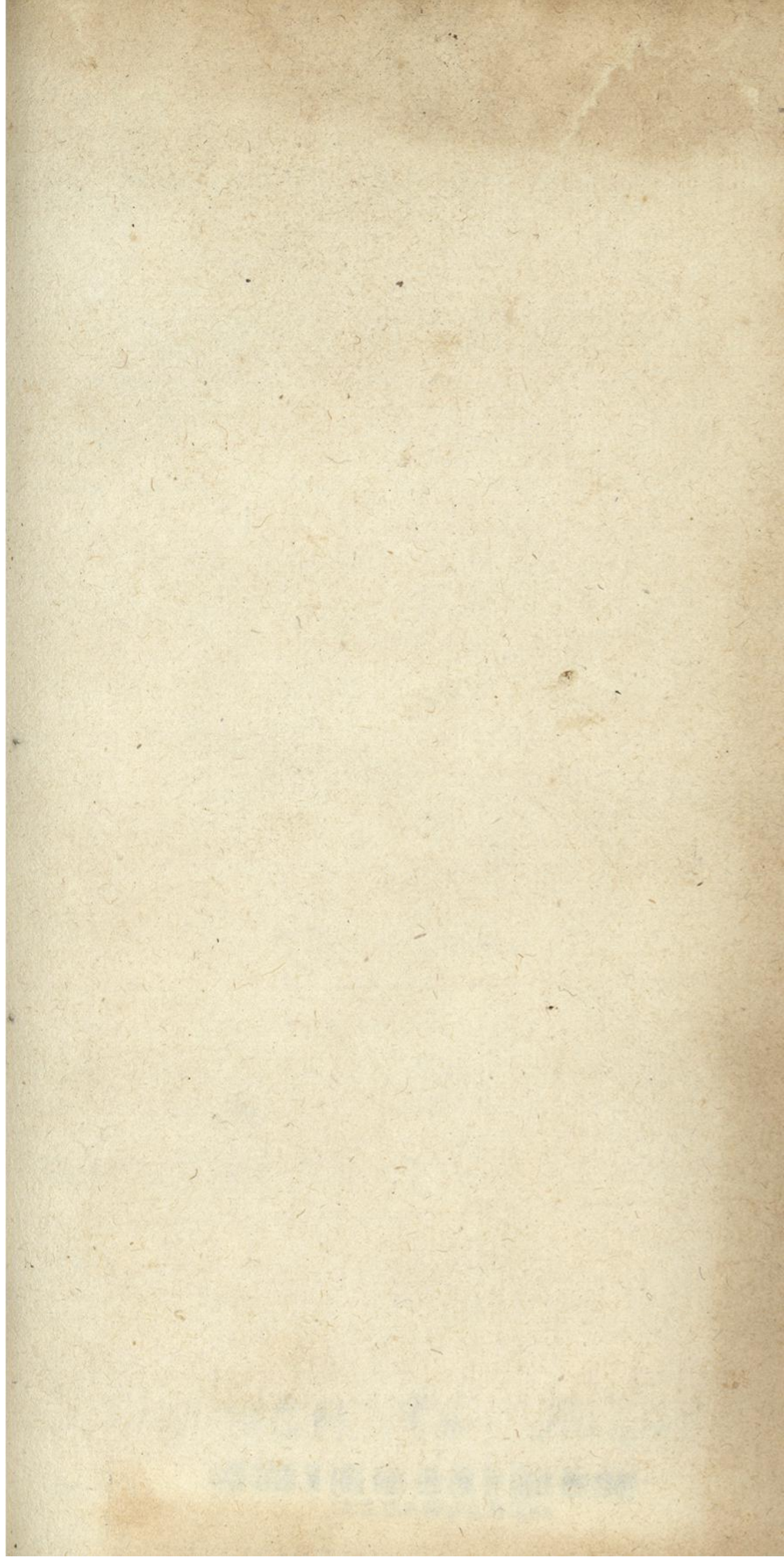
L E pan se plaignant à Junon ,	129
Philomele & Progné ,	202

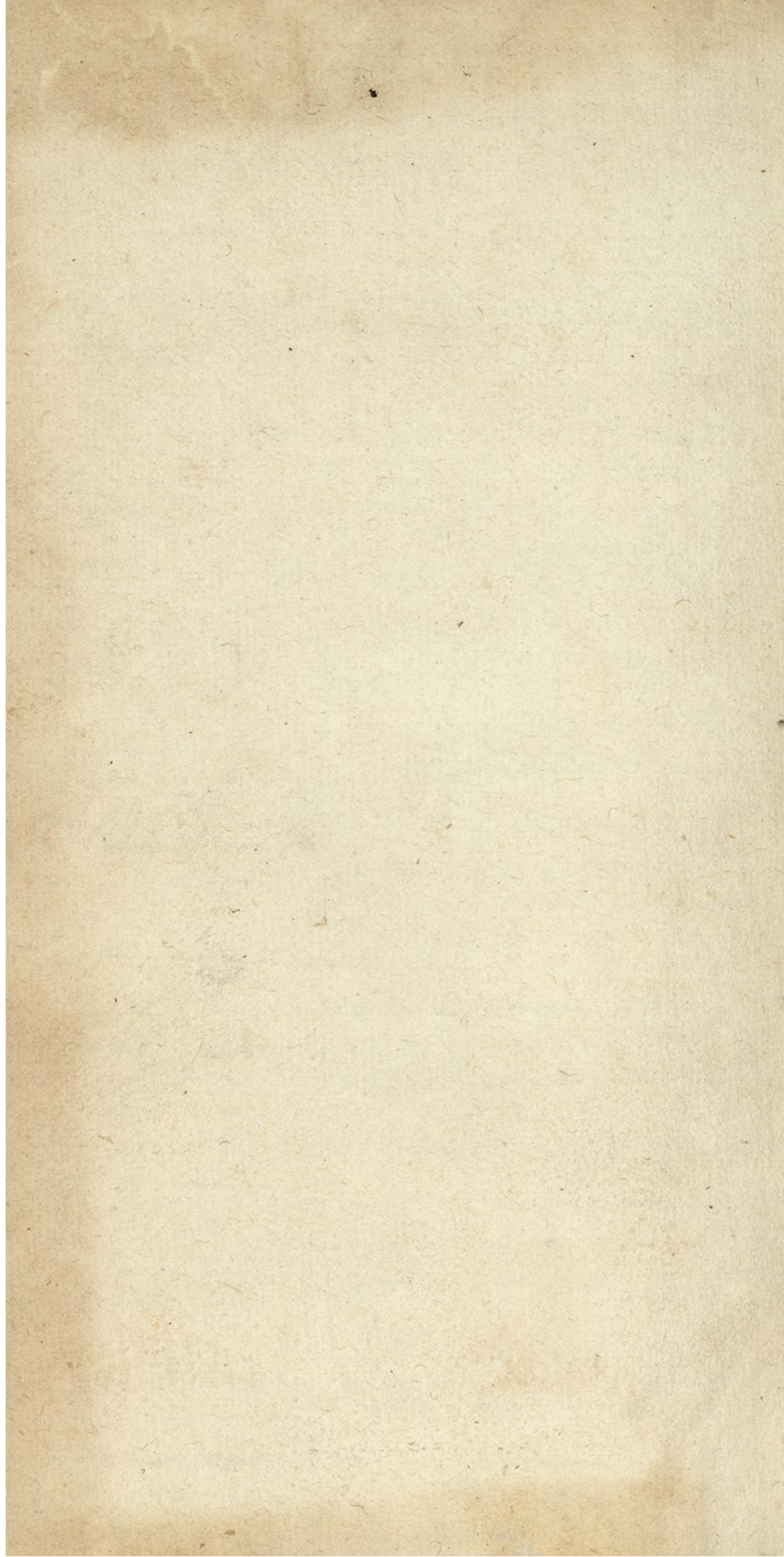
R

L E Rat de Ville & le Rat des Champs ,	27
Le Renard & la Cicoigne ,	55
Le Renard & le Bouc ,	159
Le Renard & les Raisins ,	191

S

S Inonide preservé par les Dieux ,	41
Les deux Taureaux & une Grenouille ,	84
Testament expliqué par Esope ,	139





VCM 6= 14345



1158891549



